

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN - LA - NEUVE

Département de Communication

COORDINATION DES REPRESENTATIONS COGNITIVES

DANS L'ECHANGE VERBAL

Une étude des principes proposés par H.P. Grice, D.K. Lewis, J. Searle, D. Sperber & D. Wilson, P. Livet.

Mémoire de licence de Dominique VERPOORTEN
sous la direction de Monsieur le Professeur A. BERTEN

Année académique 1992-1993

T A B L E D E S M A T I E R E S

	Page
Résumé	2
Remarques préliminaires	4
Introduction	5
Chapitre I : Grice et le principe de coopération	12
Meaning natural et meaning nonnatural	12
L'intention de communication	15
Deux écoles de pensée	20
L'implicature	23
Le Principe et les maximes	24
"L'exploitation" du Principe et des maximes	26
La rationalité selon Grice	29
Critiques et commentaires	30
Chapitre II : Lewis et le principe du common knowledge	34
Precedent	35
Salience	36
Agreement	37
Equilibres alternatifs	39
Convention	41
La convention au niveau sémantique	42
La convention au niveau pragmatique	42
Critiques et commentaires	43
A. Le choix de la base du common knowledge	43
B. La réflexivité du common knowledge	46
C. La qualification des situations	48
Chapitre III : Searle et le principe des conditions de satisfaction	51
Intentionnalité et conditions de satisfaction	51
Les deux niveaux de l'intention	54
L'établissement de la référence	57
Critiques et commentaires	58

Chapitre IV : D. Sperber & D. Wilson et le principe de pertinence	64
L'émergence progressive du modèle du code	64
Dans les pas de Grice : la pertinence...	66
Le processus inférentiel	68
Ostension	71
Pertinence	73
Sources d'informations et types d'implications	74
La sélection de l'interprétation pertinente	76
Deux guides pour l'interprétation inférentielle	77
La manifesteté mutuelle	79
Critiques et commentaires	81
Chapitre V : Livet et le principe de tolérance mutuelle	90
Livet et ses "prédécesseurs"	92
Questions irrésolues dans les modèles précédents	96
La présupposition de normalité et les conditions-limites	97
L'indécidabilité	101
Le principe de tolérance	103
Procédures de révision et coopération	105
La rationalité devant les défaillances	106
Critiques et commentaires	108
Conclusion	111
Bibliographie	117

Mémoire sous la direction du Professeur André Berten.

Citation complète : Verpoorten, D. (1996). *Coordination des représentations cognitives dans l'échange verbal. Une étude des principes proposés par H.P. Grice, D.K. Lewis, J. Searle, D. Sperber & D. Wilson, P.Livet.*
Mémoire de Licence en communications non publié,
Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve
(Belgique).

Auteurs étudiés :

- Grice (principe de coopération)
- Lewis (principe de common knowledge)
- Searle (principe de conditions de satisfaction)
- Sperber & Wilson (principe de pertinence)
- Liver (principe de tolérance mutuelle)

AVANT -- PROPOS

A Monsieur le Professeur Berten, je tiens à exprimer ici ma reconnaissance. Tant dans ses cours que dans les entretiens qu'il m'accorda, il eut toujours le don de fustiger ma réflexion et de faire rebondir ma recherche dans des directions nouvelles. Nos remerciements vont aussi à Messieurs Meunier et Verhaegen qui ont accepté d'être lecteurs de ce mémoire. Enfin, à travers eux, je voudrais exprimer ma gratitude à tous les professeurs et assistants du Département de Communication. Chacun à leur manière, ils m'ont fait progresser sur la voie de l'apprentissage et du respect de la complexité.

REMARQUES PRELIMINAIRES

Dans le travail qui suit, nous avons pris la liberté, un peu impudente, de conserver des mots en anglais. Nous l'avons fait, lorsque l'équivalent français nous paraissait rendre trop imparfaitement les nuances du terme d'origine. C'est le cas de "common knowledge", "meaning natural", "meaning nonnatural", "precedent", "saliency", "agreement", "implicature". Par contre, nous nous sommes montrés avarés en abréviations. On trouvera seulement "SW", "MN" et "MNN", en lieu et place de "Dan Sperber & Deirdre Wilson", "meaning natural" et "meaning nonnatural".

Avec une centaine de pages, nous avons bien conscience d'avoir outrepassé les proportions ordinairement dévolues à un mémoire. Cet inconvénient est atténué par le fait que celui-ci est constitué de cinq parties qui, si elles servent toutes l'élucidation de la question de départ, jouissent néanmoins d'une certaine indépendance les unes par rapport aux autres. Il est loisible au lecteur de faire l'économie de certaines d'entre elles. Je pense, notamment, au long chapitre consacré à H. P. Grice, dont l'oeuvre est, de plus, généralement assez bien connue.

C H A P I T R E I

Grice et le principe de coopération

C'est en 1957 que Grice fait paraître son article "Meaning", dans lequel il pose les premières bases d'une théorie du sens qui s'appuie sur la notion d'intention de communication. Que trouvons-nous de fondamentalement neuf dans cet article ? Il bouleverse le monde de la sémantique en démontrant la nécessité d'intégrer une notion de type psychologique à la théorie de la communication. Selon Grice, on ne pourra plus progresser dans l'étude du sens si l'on continue à étudier les énonciations comme de la matière inerte sous le scalpel de la philosophie analytique. Désormais, il s'agit d'enrichir l'explication en s'attaquant à l'intégration du niveau supérieur: le niveau de l'intention de communication. Il invite également à s'intéresser à ce moment où l'individu passe du statut de réceptacle pour un code à celui où il tient ce code sous sa coupe en mettant ses subtilités au service de son intérêt propre à communiquer ses représentations - représentations qui peuvent aller de l'affirmation à l'interrogation, du déclaratif au dubitatif en passant par toute la palette des actes de langage. En procédant à l'analyse de deux articles, nous pourrions mieux saisir comment cette notion d'intention de communication en est insensiblement arrivée à frapper aux portes de la sémantique.

Grice commence par faire la distinction entre deux manières de signifier. Il procède d'une manière intuitive d'abord en proposant trois exemples de "significations naturelles" qu'il oppose à deux exemples de "significations non naturelles". Nous ne commenterons qu'un seul exemple de chaque catégorie et, des cinq caractéristiques de chacune d'entre elles, nous ne retiendrons que les trois plus saillantes.

Cette présentation sera fastidieuse. Elle est pourtant nécessaire car, si les maximes conversationnelles sont devenues un classique incontournable en communication, on prend rarement la peine de montrer le rapport qu'elles entretiennent avec le concept d'intention de communication.

Meaning natural et meaning nonnatural

"Ces taches signifient que tu as de l'eczéma". (Grice I, p. 72)

Trois caractéristiques notables peuvent qualifier ce type de sens que Grice nomme les "meaning natural" (MN). Pour Grice il serait absurde :

a) d'ajouter à cette affirmation l'affirmation inverse qui contredirait l'état de chose représenté en niant les apparences qui ont présidé à l'énonciation. Ainsi, personne n'ajouterait, sous peine d'être bizarrement dévisagé, "mais en fait il n'a pas d'eczéma." Grice en déduit que dans ces cas, " "X signifie que p" entraîne ou présume la présence effective de p".

b) de croire que l'énonciateur de la phrase se faisait le rapporteur d'un quelconque désir des taches de signifier leur exéma.

c) de réexposer le sens en faisant appel à une phrase comportant des guillemets du style ces taches signifient "il a de l'exéma". Ce serait en effet conférer aux taches une signification symbolique, la capacité à re-présenter ce qu'elles ne font que présenter.

"Ces trois coups de sonnette signifient que le bus est plein".
(Grice I, p. 72)

Vis à vis de cette remarque, qui fait mention d'un "meaning nonnatural" (MNN), il est sensé :

a) de provoquer une apparence de contradiction en ajoutant "mais, en fait, il n'est pas plein ; le chauffeur a fait une erreur". Grice ajoute que dans ce cas " "X signifie que p" n'implique pas p".

b) de croire que le chauffeur du bus rend compte par les tintements de sa cloche de sa volonté formelle de représenter un état de chose par une remarque appropriée.

c) de réexposer le sens en faisant appel à une phrase comportant des guillemets, par exemple "ces trois coups de cloche signifient : "le bus est plein".

Ce pourrait n'être qu'une nouvelle terminologie de la distinction "signe naturel versus signe conventionnel". Toutefois Grice trouve son vocabulaire plus satisfaisant. En effet, certains objets qui peuvent signifier non naturellement ne sont pas des signes (les mots) et d'autres qui ont la même propriété de désigner non naturellement ne peuvent être considérés comme étant conventionnels (certains gestes). A côté de cela, certaines entités qui signifient naturellement n'en sont pas pour autant des signes de ce qu'elles signifient (un budget qui signifie une année dure).

Après ces précisions, Grice va s'efforcer de définir synthétiquement ce qu'est un MNN. Il commence par écarter une définition, telle qu'en donne Stevenson. Pour cet auteur, signifier "nonnaturally", c'est avoir une tendance à produire une attitude cognitive chez l'interlocuteur, tendance issue de la présence de cette même attitude chez le locuteur. On voit mieux ce que Stevenson veut dire dans un exemple : si l'on voit une jeune fille enfiler un tutu, on peut raisonnablement se dire qu'elle va à un cours de danse. L'enfilement du tutu découlerait de sa volonté de se rendre à ce cours de danse et en susciterait, "nonnaturally", la croyance chez le spectateur. Stevenson ajoute ensuite que ces deux tendances trouveraient leur origine dans :

"un processus de conditionnement sophistiqué résultant de l'utilisation fréquente du signe dans la communication". (Grice I, p. 73)

Stevenson rabat donc, sur une socialisation et un partage des conventions sociales, la possibilité pour un signe de signifier "nonnaturally". Si l'on envisage ainsi la chose, on retombe inmanquablement dans le modèle du code avec lequel Grice bataille. Alors que ce dernier tente de tendre la perche aux variables idiosyncrassiques, par le recours à l'intention de communication, Stevenson réinvite à penser en termes de logique d'identité. Il fait, de l'intention signifiante, une signification conventionnelle. Il retombe dans une immanence (sociale) du signe qui accule la théorie à ne pouvoir expliquer que les cas standards et qui évacue la possibilité d'une exception, d'un cas non subsumable sous la règle que notre vécu social nous enjoint de prendre comme guide d'interprétation. De plus, dire que X tient son MNN de son utilisation dans la communication est sans doute vrai mais dénué de toute valeur explicative. Enfin, pour Grice, cette théorie causale veut :

"ignorer le fait patent que le sens d'un signe (en général)

doit être expliqué en faisant référence à ce que ses utilisateurs signifient (ou devraient signifier) en l'employant dans des situations particulières" (et elles le sont toutes). (Grice I, p. 74)

L'intention de communication

A la définition de Stevenson, Grice en substitue un autre qui consiste à dire que le meaning X est NN parce qu'il est énoncé avec l'intention de produire une croyance dans le chef de l'interlocuteur. Dans ce cas, trouver le sens NN de X équivaldrait à connaître de quelle croyance il s'agit. A son tour, cette conception est écartée par Grice, eu égard à la possibilité pour l'émetteur d'induire une fausse croyance en disposant des indices adéquats. Pour exemple, il prend celui d'un criminel qui laisserait près du cadavre le mouchoir d'un ami de la victime (1). L'enquêteur ne peut évidemment pas classer le mouchoir dans les signes NN puisque pour ce faire, il lui faudrait disposer de la croyance que le tueur veut susciter chez elle, à savoir qu'il veut l'induire en erreur sur l'identité réelle du meurtrier. A la définition du MNN et de sa distinction des autres types de sens, Grice doit ajouter une exigence supplémentaire. Il faudra pour son obtention que l'émetteur ait projeté que son intention de susciter une croyance soit reconnue pour elle-même. Mais il s'agit là d'une

(1) Strawson a fourni à Grice un contre-exemple célèbre. "Paul a l'intention d'amener Pierre à avoir des raisons de croire que p intention 1. Il met en évidence, à un endroit où Pierre ne peut manquer de le voir, une preuve que p. Il fait cela, sachant que Pierre le voit faire. Il a donc l'intention que Pierre ait des raisons de croire qu'il a l'intention 1 et reconnaisse cette intention 1. Cependant, Paul sait que Pierre ignore que Paul sait que Pierre le voit. Il semble donc que l'intention ne soit pas "ouverte". (Strawson, in Livet, p. 36) Pour assurer la "transparence" de l'intention de communication, il faut que Pierre sache que Paul sait que Pierre le voit. Mais on peut imaginer un esprit particulièrement retors qui place la combine à un niveau plus élevé de common knowledge. Dans ce cas, pour garantir l'honnêteté des agents, il faudrait que Paul sache que Pierre le voit, que Pierre sache que Paul sait que Pierre le voit, etc. On retrouve la nécessité d'un common knowledge qui nous assure la transparence des intentions, à quelque degré de complexité que ce soit. Il ne s'agit pas d'un contre-exemple gratuit, d'une amusette de philosophe du langage. Ce contre exemple pose d'une manière aigüe le problème de la dissimulation. Il s'agit d'un véritable spectre qui hante toute théorie qui se fonde sur le concept d'intention de communication. Strawson emploie le terme d'ouverture de la conversation pour désigner les échanges dont les acteurs sont vraiment coopératifs et n'usent pas des mots pour tromper leurs partenaires. Ce risque inhérent de tromperie, de mensonge, ne nous semble, sinon résolu, du moins intégré, que dans le modèle de Livet.

définition encore trop lâche comme l'admet Grice, en donnant trois exemples qui ont les caractéristiques énoncées sans toutefois pouvoir être considérés comme des MNN. Ainsi, on pourrait dire qu'Hérode, en présentant à Salomé la tête de Jean Baptiste à l'intention d'induire chez elle la croyance. Ce faisant, Hérode aurait l'intention de lui montrer qu'il avait l'intention de le lui montrer. Toutefois, dans ce cas et dans les autres (un enfant montrant sa figure pâle à sa mère afin qu'elle reconnaisse son intention de lui signifier par là qu'il est malade, un père qui laisse en plan les débris du vase cassé par sa fille pour que sa femme le voit et voit qu'il a voulu qu'elle le voit), Grice se refuse à considérer qu'il s'agit du déploiement d'un meaning NN.

Sans transition, il nous embarque alors dans un nouvel exemple destiné à éclairer cette condition de reconnaissance explicite d'une intention de communication. Pour signaler à Mr X que son épouse entretient avec le voisin des rapports plus que familiers Mr Y a le choix entre diverses manières de procéder. Mr Y peut montrer à Mr X une photographie contenant, au nombre de ses éléments, les comportements en question. Il peut aussi croquer sur le vif Mme X et Mr Y bras dessus-bras dessous et présenter le fruit de son art à Mr X. Si l'on peut supposer que l'effet sera le même au niveau de la croyance suscitée, on peut aussi penser qu'il différera en ce qui concerne la relation de Mr X à son informateur. La photo laisse plus de latitudes à Mr X de traiter l'affaire seul, de faire comme si Mr Y ne connaissait pas la portée explosive de la photo. Bien sûr, il y a de grandes chances pour que Mr Y ait repéré le manège mais il laisse à son interlocuteur le soin de décider quels seront leurs liens dans cette affaire. Dans ce premier cas, l'intention de susciter la croyance constitue une surenchère par rapport à la photo. Le dessin, par contre, implique davantage son émetteur dans l'affaire et restreint l'attitude que Mr X pourra manifester à son égard. Il est placé dans une situation où il est quasi redevable d'une explication avec Mr Y. Dans le cas du dessin, il est impensable pour Mr X de croire que Mr Y pourrait croire que le comportement de Mme X est tout ce qu'il y a de plus classique. Mr X, dans le recours à ce support de communication est invité à lire, non seulement l'intention de Mr Y de lui communiquer une information conjugale, mais également l'intention de Mr Y de susciter chez Mr X l'intention de lui toucher un mot de cette affaire.

Notons que ce problème du nombre d'intentions de communication

constitue l'énigmatique canevas du film de Peter Greenaway : "Meurtre dans un jardin anglais". Un peintre très en vogue est engagé par une aristocrate pour réaliser une série de tableaux figurant les différentes façades de son château et propriétés adjacentes. Dans les délais fixés, le peintre livre ses premières toiles. Sur l'une d'entre elle, il a cru bon, à côté de sa minutieuse description de la façade, de représenter, tout aussi minutieusement, une échelle qui y est appuyée et qui semble avoir juste la hauteur permettant d'atteindre le balcon de la chambre de la maîtresse de maison. Sur une autre toile, exécutée dans le style hyper-réaliste qui caractérise le peintre et pour lequel on l'avait précisément engagé, c'est une partie des dépendances qui est cadrée, et plus précisément la blanchisserie. A l'avant-plan, l'artiste a peint les cordes à linge et sur celles-ci, parmi une myriade de vêtements, on peut reconnaître, grâce à la précision du trait, une jaquette appartenant à l'amant de la commanditaire des tableaux. Ainsi, par delà une simple volonté de réalisme, on en vient progressivement à soupçonner le peintre d'avoir l'intention de dévoiler les intrigues d'argent et de séduction qui ont cours dans cette propriété. Et si, en peignant des lieux et en intégrant à sa toile des indices, il était en train de fournir à un observateur perspicace des preuves de ce qui se trame ? L'intérêt du film est qu'il balance dans l'incertitude entre deux degrés d'intention de communication, l'un évident, l'autre éventuellement plus subtil et potentiellement dangereux pour les intrigants. Par mesure de précaution, ceux-ci se débarrassent du peintre (non sans lui avoir préalablement crevé les yeux), de peur qu'il y ait, sous-jacente à son désir de représenter le réel, une connaissance complète des faits et une intention de les révéler. Si le peintre a joué à l'indicateur, l'exécuter peut s'avérer tactiquement défendable. S'il s'est contenté de peindre ce qu'il avait devant les yeux et si la visibilité des indices compromettants tient de la minutie et non de la dénonciation, ils ont mis à mort un parfait ingénu.

Face à l'exemple de Grice ou à celui de Greenaway, on peut faire jouer un réflexe behavioriste et minimaliste en considérant que la présence ou non de diverses intentions ne change rien au fait qu'un effet sera produit. Mr X verra que sa femme cherche à lui cacher quelque chose et un bon observateur reconnaîtra les signes d'une conjuration si le peintre poursuit son travail. Cette position gêne Grice. Il propose un nouvel exemple pour en montrer les limites.

essentielle des MNN et un facteur incontournable de coordination entre les individus.

Après tous ces suspens, Grice se livre à une ultime spécification qui établit irrévocablement la connection entre MNN et reconnaissance ou recouvrement de l'intention.

"A signifie NN quelque chose par X est équivalent à "par le biais de l'énonciation de X, A a l'intention de produire un effet sur ses interlocuteurs en suscitant chez eux la reconnaissance de cette intention" ". (Grice I, p. 76)

Grice se montre pointu sur la notion d'effet. Il redoute la possibilité de lancer des chaînes infinies (1). Il associe donc un et un seul effet par candidat au sens.

"C'est à dire que si j'ai l'intention d'amener quelqu'un à faire quelque chose en lui fournissant des informations, on ne peut considérer la description de ce que j'espère lui faire faire comme faisant partie de mon MNN". (Grice I, p. 77)

Enfin, dans la partie réservée aux objections, Grice reconnaît que les agents font rarement des déclarations d'intention parfaitement explicites et qu'il convient dans la plupart des cas de compter sur l'usage et sur les correspondances entre signes et effets qu'il a établies. Dans le passage suivant, nous trouvons la version Gricéenne de la non nécessité du retour réflexif dans la plupart de nos interactions quotidiennes. Ainsi, l'habitude et un certain codage obtenu par la répétition et l'utilisation fréquente des mots dispense les acteurs de s'interroger sur leur à-propos et les fait se contenter de l'application du cas standard de coordination, cela pour autant que rien ne leur indique qu'il faut lui préférer des combinaisons plus singulières, moins habituelles.

"An utterer is held to intend to convey what is normally conveyed (or normally intended to be conveyed), and we require a good reason for accepting that a particular use diverges from the

(1) "Si j'énonce X en visant (par le biais de la reconnaissance de mon intention) à produire un effet E et si avec l'obtention de cet effet E, je vise à amener un effet F, alors, pour autant que cet effet F soit jugé corrélé uniquement avec l'effet E, je ne peux considérer F en aucun cas comme relevant de la reconnaissance de mon intention d'induire E". (Grice I, p. 77)

general usage (e.g., he never knew or had forgotten the general usage"(1). (Grice I, p. 77)

Lorsque se présente un doute relatif aux intentions qu'une expression pourrait véhiculer, Grice, sans préciser davantage, invite à se livrer à une analyse de contexte de manière à se demander :

"laquelle des alternatives serait pertinente par rapport à ce qui s'est dit ou s'est fait, ou quelle présomption d'intention, en cette occasion particulière, correspondrait le mieux à l'objectif que le locuteur entretient visiblement" (2). (Grice I, p.77)

Grice termine son article "Meaning" en précisant que les critères qu'il fournit valent pareillement pour les intentions linguistiques et non linguistiques.

Deux écoles de pensée

"I am not greatly enamoured of some of the motivations which

(1) "The others will do their parts of the coordination equilibrium, unless they have reason to do otherwise". (Lewis, p. 37)

"Tant que nous n'avons pas d'information inconsistante avec les conditions normales d'une communication, à savoir son ouverture, nous continuons à penser qu'elle est ouverte". (Livet, p. 39)

"L'intérêt de la notion de "réflexivité par défaut est que "au lieu d'avoir à attribuer au communicateur une intention extrêmement complexe, nous disons seulement qu'il n'a pas un certain type d'intention". (Récanati, p. 201)

Nous mettons ces trois extraits en parallèle avec celui de Grice, parce qu'ils expriment tous à leur manière la nécessité d'un indice qui désigne le moment où il convient de sortir du schéma normal pour raisonner autrement que selon la manière habituelle. On peut dire que cette conscience de l'anormalité relève de l'intuition. On peut aussi, avec Livet, Boltanski et Thévenot, considérer qu'elle survient en cas de "panne" de la situation, Nous ajoutons que cela vient probablement du fait que ces incidents sont susceptibles d'engendrer un mouvement réflexif qui interroge alors la "constitution physique" de la normalité.

(2) On trouve, chez SW, à peu près le même renvoi à une analyse plus approfondie de nouveaux éléments, en cas d'interprétations contradictoires et concurrentes. "There are situations where this straightforward method of resolving contradictions [la méthode, fondée sur ce calcul "d'avantages cognitifs comparatifs", propre au principe de pertinence] yields no result : for instance because the device is unable to compare the strength of the two contradictory assumptions, or because they are equally strong. We assume that in these situations the contradiction is resolved by other means : for example, by a conscious search for further evidence for or against one of the contradictory assumptions." (SW, p. 115)

prompt the advocacy of psychological identifications; I have in mind a concern to exclude such "queer" or mysterious entities as souls, purely mental events, purely mental properties and so forth. My taste is for keeping open house for all sorts of entities, just so long as when they come in, they help with the housework.[...] To exclude honest working entities seems to me like metaphysical snobbery, a reluctance to be seen in the company of any but the best objects". (Grice II, 1975, p. 30-31)

Si Grice ne veut pas voir ses intentions de communications qualifiées de "queer" or "mysterious", il va falloir qu'il montre comment ces entités psychologiques peuvent travailler la communication de façon effective, repérable. C'est en 1975 qu'il fournit sa vision générale d'une coordination fondée sur le concept d'intention de communication. *Fondamental, dans cet article, est l'approfondissement de la rupture entre le mot et le sens et, en somme, entre le principe général et ses applications particulières. Cette rupture s'approfondit par un recours au concept d'implicature.* Grice entame sa prose en dressant deux portraits caricaturaux des courants sémantiques qui hantent la philosophie du langage. D'un côté du ring, on trouve l'école formaliste dont voici un portrait-robot. Vu sa préoccupation pour les canons de l'inférence logique, son goût pour le traitement des propositions en termes de valeurs de vérité, le traitement formel du langage lui paraît incontournable. Le programme qu'elle se propose consiste à mettre à jour un système de formules et concepts acceptables comme bases théoriques, en vertu de leur complète explicitation qui les préserve d'être, d'une quelconque manière, "metaphysically loaded". De ces fondements sûrs, pourront être tirés d'autres formules dont la validité variera en proportion directe de leur dérivation par rapport à eux. Aux yeux de cette école, le langage dit naturel ne possède pas pareil corps de principes à prétention universelle. Cela justifie la suspicion à son égard. En dépit de cette méfiance, la mention qui lui est attribuée n'est pas "ajourné" mais "peut mieux faire". En d'autres mots, les formalistes estiment que le cas du langage est grave mais pas désespéré. Il reste possible de soigner ses excroissances de flou indésirable par de meilleures définitions des termes qu'il emploie et de meilleures mises en lumière de règles qui, une fois respectées par tous, le préserveront de sa fâcheuse tendance à l'équivoque. Cette appellation de formalisme désigne prioritairement l'école analytique et plus généralement la

tradition anglo-saxonne, pour laquelle :

"philosophy is writing but has to try to escape out of its status to transcend the particularity of its physical form, the actual language it employs. It would like the language it uses to be a transparent vehicle of meaning and truth. It always appeals for a ground, source, origin, standard of meaning that would escape the vagaries of writing. It claims and seeks independence from its medium or vehicle of expression". (Wood, p. 75)

Pour l'école informaliste, cette vision est biaisée. Il s'agit d'une critique du langage naturel, menée de l'extérieur. Cette école accuse sa rivale de nourrir un projet, lui-même "metaphysically loaded". Il découlerait d'une préoccupation ultime et obsessionnelle consistant à vouloir fournir à la science un langage idéal, filtré de toute imprécision. Ce langage serait l'instrument répondant adéquatement au projet scientifique d'objectivation. A cela, l'école informaliste répond que le langage peut nourrir d'autres buts que celui de se faire outil scientifique, que cette vision suborneuse évacue l'étude des autres usages du langage. Elle argue que, malgré une transparence inaccessible, des déplacements, des équivoques, des imprécisions, des manques, le langage semble apte à transmettre des sens légitimes.

Au programme de la transparence absolue, elle oppose l'idée qu'une expression ne peut être garantie pleinement valide sans qu'on en ait analysé le sens, c'est à dire, une expression explicative qui en constitue une équivalence logique (X veut dire... signifie...). Cela entraîne un programme résolument pragmatique qui vise à spécifier, de manière aussi générale que possible, les conditions d'application de l'expression analysée. Sans mépriser les avantages du traitement systématique proposé par les instruments formels, l'école souligne, par ailleurs, que la plupart des inférences faites dans une conversation sont souvent admises comme valides sans que l'appareil logico-déductif puisse en rendre compte exhaustivement (1).

(1) Une partie du livre de Sperber-Wilson sera d'ailleurs consacrée à une étude de raisonnements qui, tout en conservant des apparences de déduction ne répondent pas aux canons de la logique formelle. Au côté des procédures formelles classiques, ils mettent en évidence le rôle important que jouent les mécanismes d'inférence "non-démonstratives".

Il faut donc en déduire l'existence d'une logique propre au langage courant. Celle-ci s'inspire probablement des procédures logiques tout en les adaptant, en les simplifiant, voire en les complexifiant.

Bien que Grice prétende ne pas désirer appuyer l'une ou l'autre de ces thèses rivales, on est tenté de le ranger dans le rang des internalistes. Mais cela ne nous est permis qu'à condition de souligner, par ailleurs, l'insistance que met cet auteur à considérer la communication comme une activité à haute teneur logique, comme une "reason-governed activity". Le titre de son article de 75, dont nous entreprenons à présent la description, le dit assez éloquemment: "Logic and conversation".

L'implicature

"A: "Tu as des nouvelles de C ? Comment ça va pour lui à la banque ?"

B: "Oh, je pense que ça va... Il apprécie ses collègues et il n'a pas encore été mis en prison..." (Grice III, p. 150)

Difficile d'imaginer que B a prononcé, par hasard, cette phrase sémantiquement incongrue. Difficile de penser qu'il a subitement déconnecté et que, assez mal à propos, il a cru devoir faire une déclaration concernant le casier judiciaire de C. Si l'on veut conserver l'image de B comme celle d'un interlocuteur normal, sensé, attentif à la conversation qui se déroule, désireux d'y apporter sa contribution, obligation nous est faite de cautionner sa réplique en nous disant que, contrairement aux apparences, elle a bel et bien sa place ici et entretient un rapport avec ce qui vient de se dire. *Cette présomption de rationalité, que A nourrit à l'encontre de B, va lui commander de chercher un sens à sa remarque et d'en établir le lien logique avec le contexte conversationnel. Somme toute, il s'agit pour A de recouvrer l'intention dont B a rendu porteuse son énonciation.* La banque de C a-t-elle trempé dans des combines de blanchiment d'argent ? C se livre-t-il à des manoeuvres illicites sous la couverture de son statut d'employé honnête et laborieux ? C a-t-il repris sa vie habituelle après avoir commis un crime pour lequel on ne l'a pas encore soupçonné et dont seul B serait au courant ? *Quelle que soit la réponse, Grice estime que le point important à relever est que B a suggéré un sens distinct de ce qu'il a dit. En somme, il a communiqué par ce qu'on nomme grossièrement un sous-entendu et que Grice désigne par le terme de "implicature".*

"Initially at least, conversational implicata are not part of the meaning of the expressions to the employment of which they attach". (Grice III, p. 159)

Avec cette proposition, Grice avance un nouveau pion dans son analyse de la distinction entre un sens conventionnel, immanent aux mots et un sens en situation, répondant à des nécessités tactiques, visant à produire certains effets. Dans l'exemple précédent, il faudra, pour donner un sens au message, donner une épaisseur existentielle, dont on trouvera les matériaux en mémoire ou dans une investigation plus détaillée des données de la situation. Dans un exemple, tel que celui cité plus haut, on peut dire qu'il y a une conscience instinctive que B "veut signifier plus que ce qu'il dit". Comment peut-on expliquer ce phénomène intuitif de discrimination ? Pour Grice, il n'est pas qu'affaire d'intuition. *La conscience qu'a un interlocuteur de la présence d'un implicature découle de la conscience d'une violation de certains principes, qui agissent en conversation.* Quels sont ces principes ?

Le Principe et les maximes

Le principe fondamental est tiré d'un regard de bon sens posé sur les échanges verbaux.

"Our talk exchanges do not normally consist of a succession of disconnected remarks, and would not be rational if they did. They are characteristically, to some degrees at least, cooperative efforts; and each participant recognizes in them to some extent, a common purpose, or, at least, a mutually accepted direction". (Grice III, p. 151)

Ce qui garde les interlocuteurs dans les rails de la conversation, c'est l'application du principe suivant, qu'ils supposent bien comprendre et bien utiliser et qu'ils supposent mutuellement connu et appliqué:

"Make your conversational contribution such as it is required, at the stage at which it occurs, by the accepted purpose or direction of the talk exchange in which you are engaged." (Grice III, p. 151)

De ce principe, Grice estime possible de dériver une série de

maximes spécifiques garantissant la bonne tenue de l'échange et regroupables sous quatre catégories.

- 1) La catégorie de quantité regroupera les invitations à être concis, à n'en pas dire trop ou trop peu (1).
- 2) La catégorie de qualité, c'est en gros "sois honnête". On y trouve des maximes comme "fais en sorte que ta contribution soit vraie", "ne dis rien dont tu ne sois pas assuré", "n'en rajoute pas", etc.
- 3) La maxime de relation se résume à un "sois pertinent". Grice n'en dit pas plus. D. Sperber et D. Wilson s'en chargeront.
- 4) La catégorie de manière concerne moins le fond que la forme. Plusieurs maximes comme "évite l'ambiguïté et l'imprécision", "énonce les choses en bon ordre" peuvent être regroupées sous cette catégorie (2).

Nos relations usuelles nous donnent de constater qu'il existe une échelle d'urgence dans l'application des maximes. Comme le note Grice, les jugements seront moins rudes à l'égard du caractère désordonné d'un discours qu'à l'égard du caractère faux.

(1) Il est possible d'objecter qu'une maxime prosolvant une trop grande fécondité de parole ne peut être dérivée du principe de coopération. Toutefois, une surcharge de bavardages périphériques peut constituer un surcroît de travail cognitif qui peut nuire à l'échange. En outre, il existe un danger de perturber l'interlocuteur. Il en viendra à se demander si le MNN n'est pas plutôt à rechercher davantage dans la forme que dans le contenu, dans l'inflation des paroles que dans le sens qu'elles véhiculent. Il suffit de voir les réactions que peuvent susciter un débat au cours duquel l'interlocuteur développe des monceaux de détails. On y verra moins un cas d'application du principe de coopération qu'une tactique conçue pour noyer le poisson. D. Sperber et D. Wilson radicalisent l'exigence de concision en posant, comme irrecevable, l'effort cognitif que nécessite son traitement. L'attention qu'ils accordent aux dépenses cognitives constitue une des trop rares tentatives théoriques de construire une limite au développement inférentiel qui, sans cela, n'a pas de fin. De proche en proche, de lien en lien, d'inférence en inférence, tout le système cognitif en viendrait à être concerné à la moindre énonciation.

(2) "Sois poli" pourrait aussi prendre place dans cette catégorie, même s'il découle peut-être moins logiquement du principe général de coopération. Ici, se repose, en d'autres termes, la grande préoccupation kantienne du lien de nécessité qui unit un principe à ses applications pragmatiques.

"L'exploitation" du Principe et de maximes

Voyons à présent la manière dont s'organise la liaison entre le principe général, les maximes et les conversational implicatures. C'est probablement dans l'oeuvre de Grice la partie la plus connue; aussi, ne ferons-nous que l'évoquer. Pour établir cette liaison, il faut considérer que certains principes existent, préalablement à tout échange situé. Le respect de tous les principes nous assure d'être considéré par l'autre, dans la rencontre, comme un être rationnel et de bonne volonté. Toutefois, il existe des possibilités de prendre une liberté par rapport à ce respect des principes et ce, en conservant malgré tout une étiquette d'individu rationnel. Pour ce faire, une seule précaution est à respecter : que l'interlocuteur repère la manoeuvre et reconnaisse l'intérêt supérieur présidant à la violation de la convention. La violation reste tolérable si, et seulement si, elle parvient à montrer la rationalité qui la soutient et la maintient dans le respect du principe de coopération (1). Si cette référence au principe, jusque dans sa violation, n'est pas maintenue, la communication va se troubler. Il se peut, de fait, que l'un des interlocuteurs en vienne à penser que son partenaire ne fait plus les efforts suffisants pour maintenir les standards d'une conversation ouverte. Une prise de liberté par rapport aux principes peut obtenir certains effets, à condition de rester une liberté surveillée.

Grice relève quelques attitudes possibles de prise de liberté par rapport aux maximes.

1) Le refus explicite du principe (uncooperative)

2) Le dilemme : il peut survenir lorsque le respect de deux maximes s'excluent mutuellement. Il arrive qu'un communicateur fournisse moins d'informations qu'il ne pourrait en livrer (infraction à la maxime de quantité) pour éviter de violer la maxime de qualité en offrant des informations plausibles mais non vérifiées.

(1) "L'action reste mutuelle tant qu'elle n'est pas en contradiction avec son but nominal, et tant que les infractions constatées aux conditions-limites supposées peuvent être interprétées par chaque partenaire comme des adaptations ou corrections qui permettent de maintenir la définition du but nominal". (Livet, p. 158)

3) Le défi : Le plus bel exemple est celui de la tautologie : "Cinq francs, c'est cinq francs" ou bien "Flaubert, ce n'est pas Hugo" (1). Ces phrases peuvent être considérées comme une violation de la maxime de quantité ("Be as informative as it is required"). Pourtant, elles reflètent des intentions de communication, légitimes en certaines circonstances. Leur à-propos n'apparaît à l'auditeur que si il fait l'effort nécessaire pour réconcilier, avec le principe supérieur de coopération, ces phrases apparemment dépourvues de toute valeur informative.

Dans ces trois cas, comme dans les autres offerts par Grice, on relève une infraction effective et repérable des maximes au niveau de ce qui est dit. En dépit de cela, le principe se ressaisit au niveau de ce qu'implique le dévoiement des maximes.

"Tâche de comprendre la démarche raisonnée de mon apparente déraison". (Fuentes, p. 223)

Voilà à peu près ce à quoi l'interlocuteur gricéen invite son partenaire lorsqu'il donne l'impression de déroger au principe (rationnel) de coopération ou à l'une des maximes qui l'illustrent. On peut donc assister à un cas étrange où c'est en se départissant des principes qu'on les accomplit effectivement, grâce à la production d'implicatures. Lorsqu'il en va ainsi, Grice précise que la maxime a été "exploitée", mise à contribution. Le décryptage reste en conséquence toujours l'affaire de l'interprète, puisque sa tâche consistera à slalomer entre toutes les hypothèses possibles. Partant de la présupposition que son partenaire respecte le principe de coopération, il va s'efforcer de reconstituer un sens rationnel en accord avec cette présupposition. Il le fait, autant pour conserver à son vis-à-vis une identité d'individu rationnel, que pour lui-même, afin d'être en mesure de fournir une réponse rationnelle à une énonciation rationnelle. Si l'un des communicateurs vient à penser que son vis-à-vis n'applique plus ce principe (mais une telle pensée est-elle pensable au sein de la théorie gricéenne ? Voir critiques et commentaires), il se

(1) Ces phrases ne pourraient pas être expliquées selon le modèle du code, puisque, à l'origine, celui-ci est fondé sur une l'idée d'une transmission d'informations quantitativement calculables. Or, ces tautologies apparaissent comme non-informatives. L'école analytique et la sémantique classique ne pourraient pas non plus les prendre à leur charge puisqu'elles visent à susciter un effet vague, très éloigné du sens des mots.

retrouve démuné pour maintenir la relation, car tout point fixe rationnel a disparu.

Dans une recherche touchant à l'identité, on décèle, dès ici, que les communicateurs gricéens se renvoient mutuellement une image d'individus rationnels. L'émetteur, parce qu'il compte sur les capacités cognitives et inférentielles de l'auditeur pour travailler l'énoncé et en faire parler les implicatures. L'auditeur, parce qu'il n'entame son travail que moyennant la vision de son partenaire comme quelqu'un capable de tromper les apparences de la normalité sans, pour cela, renoncer à la rationalité qui le caractérise.

Reprenant son exemple, Grice l'explique à la lumière de ces "légitimes violations de principes et maximes".

"A might reason as follow: "(1) B has apparently violated the maxim be relevant and so may be regarded as having flouted one of the maxims conjoining perspicuity, yet I have no reason to suppose that he is opting out from the operation of the cooperative principle; (2) given the circumstances, I can regard his irrelevance as only apparent if, and only if, I suppose him to think that C is potentially dishonest; (3) B knows that I am capable of working out of step (2). So B implicates that C is potentially dishonest". (Grice III, p. 154)

Grice fournit ensuite une description généralisable du processus:

" A general pattern for the working of a conversational implicature might be given as follow: "He has said P; there is no reason to suppose that he is not observing the maxims, or at least, the Cooperative Principle; he could not be doing this unless he thought that q; he knows (and knows that I know thar he knows) that I can see that the supposition that he think that q is required; he has done nothing to stop me thinking that; he intends me to think, or is at least willing to allow me to think, that q; and so he has implicated q". (Grice III, p. 155)

Pour mener à bien toute l'opération, l'auditeur aura à faire intervenir :

"(1) the conventional meaning of the words used, together with the identity of any references that may be involved (2) the

Cooperative Principle and his maxims (3) the context, linguistic or otherwise; (4) others items of background knowledge; (5) the fact (or supposed fact) that all relevant items falling under the previous headings are available to both participants and both participants know or assume this to be the case". (Grice III, p. 156)

La rationalité communicationnelle selon Grice

Le reste de l'article est consacré à la présentation d'exemples sur lesquels nous ne nous appesantirons pas. Ils ne font que développer deux conclusions que nous pouvons tirer dès à présent.

1) *Les individus sont vus par Grice comme des miroirs qui reflètent l'un à l'autre l'adhésion à une certaine rationalité dans l'usage du langage. Même lorsqu'ils décident de s'exprimer de manière oblique, c'est en vue d'obtenir un effet, que la formulation coutumière n'aurait pas permis. Ils comptent sur la perspicacité de l'interprète pour fournir la justification qu'ils se sont données, pour s'exprimer de la sorte.*

"The problem the hearer has to solve is why a speaker should , when still playing the conversational game, go out of his way to choose an ambiguous utterance". (Grice III, p. 157)

2) *On trouve aussi l'idée chez Grice que la rationalité s'exprime principalement dans l'acceptation de conventions, de règles, de maximes, que tous les participants ont intérêt à appliquer et à tenir pour partagées, s'ils veulent éviter le risque de s'en remettre au hasard pour se coordonner entre eux.*

"I would like to be able to think of the standard type of conversational practice not merely as something that all or most do in fact follow but as something that it is reasonable for us to follow, that we should not abandon" (1). (Grice III, p. 153)

Les règles et le recours à des procédures cognitives logiques apparaissent comme des garanties d'une coordination rationnelle

(1) C'était déjà, exprimé autrement, l'avis de Lewis. Livet ira dans le même sens. Cela invite à greffer, sur la réflexion concernant la définition et l'application concrète des principes de coordination, une autre interrogation qui concerne les déterminants de l'option fondamentale en faveur de la rationalité et de la coopération.

qui, même si elles ne sont pas assurées dans tous les cas, valent mieux que le pur hasard. Grice estime donc plus naturel et moins fatigant de se coordonner par rapport à des principes. La présomption de règles partagées en situation vaut mieux que l'acceptation de l'hypothèse de la pure étrangeté et l'effort d'interprétation à fournir dans certains cas abscons vaut bien le maintien du lien social. Pour Grice, cela fait du langage :

"a special case or variety of purposive indeed rational, behaviour. My partner, to preserve the assumption that the conversational game is still being played assumes that I am getting at some related proposition for the acceptance of which I do have a reasonable basis". (Grice III, p. 157)

Dans ses grandes lignes ce principe est quotidiennement à l'oeuvre. Le rapport au langage fournit principes et maximes, l'usage et l'avantage que tout le monde en tire entretient leur respect. Il faut ajouter à cela l'économie d'effort cognitif qu'ils représentent, comme en témoigne cette phrase dont nous laissons à Grice la responsabilité :

"it is much easier to tell the truth than to invent lies "(1). (Grice III, p. 153)

Critiques et commentaires

"Obviously, if the Cooperative Principle is to operate, I must intend my partner to understand what I am saying despite the obscurity I import into my utterance". (Grice III, p. 158)

Le nombre d'éléments pour conférer une rationalité à l'énoncé d'autrui est assez grand. Il l'est d'autant plus que l'énoncé est confus ou congru. Deux questions se posent. Cette vision des choses ne suppose-t-elle pas, aux communicateurs, une trop grande dose d'altruisme et de complaisance à reconstruire le raisonnement de l'autre, lorsqu'il présente des "trous". *Dans le quasi-devoir, que tout communicateur a de donner à tout prix un sens aux propos de son interlocuteur, n'y a-t-il pas un "danger" de supposer, à*

(1) On trouve chez Searle une phrase similaire. Elle dit que les gens ne passent pas leur vie à réinventer des règles et le sens des mots. Le souci d'épargner des efforts a toujours été déterminant dans le domaine du langage. L'évolution phonétique des mots en témoigne à sa façon : elle va toujours dans le sens de la facilité et de l'économie.

"To speak approximatively, since the calculation of the presence of a conversational implicature presupposes an initial knowledge of the conventional force of the expression the utterance of which carries the implicature, a conversational implicature will be a condition that is not included in the original specification of the expression's conventional force" (Grice III, p. 159)

En d'autres mots pour déceler l'usage anormal ou incongru de tel type de mot, il faut avoir une connaissance préalable de toutes les places qu'il est amené à occuper sous la qualification de normal. *La nécessité de postuler un savoir mutuel monte aux créneaux* avec cette fois un "je sais que tu sais que je sais que tu sais les principes qui régissent la conversation normale. En conséquence, je sais que tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu pourras interpréter rationnellement une violation de ces principes".

"We are not in trouble unless conflicting analogies force themselves on our attention". (Lewis, p. 38)

"Even if our present situation bears conflicting natural analogies to any one precedent, maybe only one of these analogies will hold between the precedents; so we will pay attention only to that one".
(Lewis, p. 40)

CHAPITRE II

Lewis et le principe du common knowledge

Dans notre recensement non exhaustif des diverses propositions théoriques visant à expliquer le succès de la coordination conversationnelle courante, nous pouvons nous attarder sur le travail réalisé par Lewis. Cet auteur ne situe pas d'emblée sa réflexion dans le domaine de la conversation courante mais dans celui, plus général, des modalités d'établissement du langage. Il part de la constatation que celui-ci s'impose comme un code partagé par une collectivité sans qu'il ait jamais fait l'objet d'une mise en contrat explicite. L'apparente absence d'accord sur des règles caractérise nombre de nos interactions. Cela, Hume l'avait déjà remarqué. Il s'est longuement penché sur son fameux exemples des rameurs. Comment ces deux hommes à bord d'une même embarcation en viennent-ils à adopter un rythme synchronisé sans se donner d'informations l'un à l'autre ?

Si Lewis n'avait pour désir que celui de fournir une hypothèse de naissance du langage, nous ne nous serions pas intéressés à sa théorie, dans le cadre de ce mémoire du moins. Mais en fait, son analyse n'a pas pour ambition exclusive de remonter aux origines de l'établissement du langage. Elle fournit aussi quantité d'informations qui traitent du langage dans une perspective synchronique. A partir de neuf exemples qu'il décortique tout au long du livre, il s'efforce de dégager les suppositions nécessaires à la réussite des coordinations quotidiennes, que celles-ci fassent, ou non, intervenir le langage verbal.

Selon Lewis, c'est dans l'établissement de conventions qu'il faut chercher l'explication de la capacité des hommes à coordonner leurs actions. Par "coordination", nous désignons cette faculté qu'ont les communicateurs à s'adapter les uns aux autres et à se fournir mutuellement des réponses satisfaisantes. Les conventions désignent des règles qui se développent indûment au cours des interrelations quotidiennes et qui, intériorisées, permettent aux individus de développer des prévisibilités aidant à la réalisation d'ajustements adéquats. La compréhension passe donc ici par la nécessité d'une connaissance du savoir de l'autre et, notamment, de ce qu'il partage avec nous comme convention. Lewis en vient donc, tout naturellement, à poser la notion de savoir mutuel comme base

de toute possibilité de coordination. On peut distinguer trois origines à ce savoir mutuel, ainsi que l'exprime la phrase:

"Agreement, salience or precedent can solve a coordination problem by producing a system of concordant first and higher mutual expectation". (Lewis, p. 52)

Il s'agit de trois processus capables de produire les attentes mutuelles indispensables à toute forme de coordination. Lewis les appellent "basis of common knowledge".

Precedent

C'est sans doute le processus le plus directement compréhensible. Il s'agit d'une espèce de *pilotage par analogie*. Lewis donne l'exemple d'une communication téléphonique subitement interrompue. Si ce n'est pas la première fois que cette difficulté survient, il y a de fortes chances pour que les protagonistes de l'action se coordonnent sur un scénario semblable à celui qui s'est développé lors des occurrences précédentes. Admettons que, hier c'est A qui a pris l'initiative de rappeler. S'en souvenant, les protagonistes de l'interaction s'aligneront aujourd'hui sur cette manière d'agir. Ce qui, hier encore, passait pour un hasard, juste digne d'être oublié, revêt, aujourd'hui, à la faveur des circonstances, une allure de règle d'ajustement social. Ainsi, la personne A qui rappelle s'attend à ce que la personne B rappelée s'attende à ce que A s'attende à ce que B s'attende à ce que A s'attende à ce que B s'attende à être rappelé par A, et ainsi de suite, pour un nombre infini de boucles.

On voit donc à ce niveau s'établir une structure ad infinitum caractéristique du phénomène du savoir mutuel et du partage des conventions, qui en est une expression. En effet, à tout niveau de savoir mutuel supposé, si l'on veut être certain qu'il garantisse la réussite de la coordination, il faut rajouter un niveau supplémentaire de savoir qui nous assure que le savoir mutuel de premier niveau est bel et bien supposé mutuellement partagé. Ce niveau de savoir, à son tour, devra être garanti en posant un degré supplémentaire de savoir commun, et ainsi de suite. Cette structure pesante est néanmoins logique. Elle constitue une conséquence incontournable de cette manière d'envisager la coordination entre individus.

Salience

Certaines situations de caractère trop neuf semblent ne pas pouvoir être organisées par rapport à un algorithme de coordination précédemment appliqué. Les acteurs feront appel dans ces cas au principe de saillance. Dans le cas du précédent, la métaphore spatiale évoquée peut être celle de quelqu'un qui atteint une destination en suivant un sentier pris la veille et dont il reconnaît les détours. En ce qui regarde la salience, on parlerait plus volontiers d'un *pilotage par clochers*. En l'absence d'une bonne connaissance des routes, on peut choisir de se guider sur le clocher du village, c'est à dire, sur un élément repérable fourni par le paysage et qui sert de point de repère aux divers mouvements à opérer pour arriver à bon port. Lewis prend pour exemple celui d'un guide qui trace une piste pour d'autres personnes qui le suivent à une certaine distance. Ne disposant pas de moyens conventionnels pour signaler des sables mouvants, il décide de fabriquer un épouvantail et de le planter à l'orée de la zone dangereuse. Dans cette situation, il n'est pas question de compter sur un précédent mais plutôt sur le caractère frappant du dispositif. Le guide suppose que le groupe supposera que le guide a supposé le groupe capable de supposer qu'il faut redoubler de prudence dans l'interprétation de ce signal inattendu. Il faut constater que l'absence de signe conventionnel et le recours à la saillance, sensé y remédier, ne nous dispense pas de postuler un common knowledge et son corrolaire de réflexivité infini. L'idée importante, qui se dégage de cette notion, est que, tout comme le recours au précédent, elle paraît permettre aux acteurs de s'accorder sur un équilibre unique, qui s'impose de par son degré de saillance.

Lewis souligne enfin la relation que ce concept de salience entretient avec celui de précédent.

"Salience in general is uniqueness of a coordination equilibrium in a preeminently conspicuous respect. The saliency due to precedent is no exception : it is uniqueness of a coordination equilibrium in virtue of its preeminently conspicuous analogy to what was done successfully before". (Lewis, p. 38)

En fournissant des modalités de coordination réapplicables et disponibles en vertu d'un travail de remémoration, le précédent en

Saliency is another basis for common knowledge that everyone will do his part of a coordination equilibrium; but it is a weaker basis, in general, and generates weaker higher-order expectations, since the saliency of an equilibrium is not a very strong indication that agents will tend to choose it. Precedents also are a basis for common knowledge that everyone will do his part of a coordination equilibrium; and, in particular, past conformity to a convention is a basis for common knowledge of a tendency to go on conforming". (Lewis, p. 57)

Si le savoir de la convention appliquée à la situation est bel et bien commun, la coordination est obtenue. Les acteurs se comprennent, sont ajustés et font les choix qui leur sont dictés par leur vision commune de l'action. L'interaction trouve un équilibre. De cet équilibre, Lewis donne une définition dans son premier chapitre consacré à une étude des carrés du joueur:

" Equilibria are combinations in which each agent has done as well as he can, given the actions of the other's actions. In an equilibrium combination, no one agent could have produced an outcome more to his liking by acting differently, unless some of the other's actions also had been different. No one regrets his choice after he learns how the others chose. No one has lost through lack of foreknowledge". (Lewis, p.8)

Ce foreknowledge est celui de la convention qui est supposée fournir aux acteurs les matériaux nécessaires à la réussite de leur coordination (pour autant bien sur que cette convention soit common knowledge).

Il s'agit là d'une définition ambiguë. D'une part, chaque partenaire semble se présenter devant l'autre avec les savoirs suffisants à l'organisation de la relation. D'autre part, derrière la définition Lewisienne d'équilibre, on croit entendre les acteurs pousser un "ouf de soulagement" après la confirmation que c'est bien tel ou tel algorithme de coordination qui a été choisi ("no one regrets his choice after he learns how the others chose"). Pourquoi cela ? Y avait-il finalement un risque, une possibilité de faille dans les suppositions relatives à la présence effective du common knowledge ? Est-ce finalement le hasard qui a présidé au choix de cet équilibre là ? Cela pose la question des situations (quasiment toutes !) où plusieurs équilibres sont possibles.

Equilibres alternatifs

Lewis qualifie de triviales les situations pour lesquelles s'impose un équilibre unique. Il reconnaît donc la difficulté qui découle de situations dans lesquelles plusieurs équilibres fondés sur des conventions différentes paraissent en mesure de présider à l'organisation d'une interaction. Il admet que l'un d'eux puisse être atteint par chance. Dans ce cas, les acteurs ne font aucun pari sur les actions d'autrui (ou plutôt dans le langage de Lewis, sur le savoir mutuel de conventions susceptibles de créer des attentes mutuelles nécessaires à la coordination) et agissent sans référence les uns aux autres. Cette manière aléatoire de procéder porte avec elle le risque d'ouvrir une communication de méfiance car il se peut qu'un partenaire tire ses marrons du feu à la faveur d'un manque de visibilité d'un équilibre équitable. Pour Lewis, il est donc plus rationnel pour tout le monde de chercher à se coordonner valablement par l'agencement des common knowledge.

"So, we generalize : coordination may be rationally achieved with the aid of a system of concordant mutual expectations, of first and higher orders, about the agent's actions, preference, and rationality". (Lewis, p. 33)

Ce système de représentations enchevêtrées, n'est qu'un autre nom pour désigner le common knowledge fondé sur une des trois bases présentées ci dessus. L'obtention de ce point fixe apaise les agents car elle leur fournit l'assurance que les autres "will do their part" et leur précise de quoi sera constituée la leur.

"If an agent were completely confident in his expectations that the others would do their parts of a certain proper coordination equilibrium, he would have a decisive reason to do his own part. But if -as in any real case- his confidence is less than complete, he must balance his preferences for doing his part if the others do theirs against his preferences for acting otherwise if they do not. He has a decisive reason to do his own part if he is sufficiently confident in his expectation that the others will do theirs". (Lewis, p. 25)

Ainsi, les acteurs fondent leurs comportements conformément à leurs anticipations des conduites d'autrui. Ils font celles-ci sur base de la convention, supposée mutuellement partagée, et, par conséquent, organisatrice du rapport. *Pour autant que A et B*

fassent le choix de la coopération, l'action que A choisira parmi l'éventail d'alternatives applicables en vue d'un équilibre sera déterminée par l'idée qu'il se fait de l'action que B choisira. Pour ce faire, il s'efforcera de déterminer les éléments qui sont susceptibles d'influencer le comportement de B (1).

"We may achieve coordination by acting on our concordant expectations about each others actions. And we may acquire those expectations, or correct or corroborate whatever expectations we already have , by putting ourselves in the other fellow's shoes, to the best of our ability. If I know what you believe about the matters of fact that determine the likely effects of your alternative actions, and if I know your preferences among possible outcomes and I know you possess a modicum of practical rationality then, I can replicate your practical reasoning to figure out what you will probably do, so that I can act appropriately". (Lewis, p. 27)

A la lecture de ce passage, on peut d'abord constater combien l'explication qu'il donne est perclue de "if". Ils sont la marque d'hypothèses tout aussi plausibles qu'invérifiables. On peut aussi tenter d'y lire la réponse de Lewis aux situations manifestant une diversité d'équilibres possibles. Les acteurs auront à s'y diriger par anticipations des conduites d'autrui, en tâchant de s'identifier le plus étroitement à lui. Ce faisant, ils dégageront l'équilibre qui sert à l'autre de repère pour son action (2). S'il ne s'agit pas de dénier l'importance des pronostics dans toute situation d'interrelation, il faut veiller à ne pas leur attribuer une place démesurée dans l'explication pour la bonne et simple raison qu'aucun mécanisme ne peut nous en garantir la justesse. *Lewis a attiré l'attention sur cette notion de common*

(1) Dans la coordination verbale, les mots que le locuteur utilisera dans la communication seront déterminés par son intuition préalable de la manière dont l'auditeur les interprétera.

(2) Lewis est encore tributaire de l'ancien modèle en ce qu'il considère que le contexte peut être déterminé avant l'interaction, condition sine qua non pour qu'il puisse servir de repère aux agents. Dans cette perspective, ces derniers n'ont plus qu'à "faire coller" leurs comportements au "patron" fourni par le contexte. C'est ne pas voir qu'il ne peut pas exister de définition complète de l'action, préalable à l'action. Celle-ci, dans sa définition doit pouvoir intégrer les inflexions qui l'atteignent dans son développement. Livet, en définissant l'action comme "le processus de définition de l'action" (processus bouclé sur lui-même, "autonome") tâche de remédier à cette lacune.

knowledge et n'a certainement pas eu tort de souligner le rôle important qu'il tient dans toute relation mais il a eu tendance à le considérer, trop aisément, comme gagné d'avance.

Ceci amène, en effet, deux conséquences : cette façon de se mettre dans la peau de l'autre entraîne la désormais traditionnelle régression à l'infini. Dans ma tentative de réplique de votre raisonnement, je dois théoriquement inclure, à titre de donnée, votre propre tentative à répliquer mon raisonnement. Je peux ensuite vouloir tenir compte d'un niveau supplémentaire de votre raisonnement en tâchant de répliquer votre tentative de répliquer ma tentative de répliquer votre tentative de répliquer mon raisonnement, et ainsi de suite. En outre, cette procédure solipsiste rend peu compte des tentatives des acteurs de se fournir des repères dans le cours même de l'interaction, puisque la manière de procéder est toujours une forme d'analyse de l'autre pour soi.

"That replication is not an interaction back and forth between people. It is a process in which one person works out the consequences of his beliefs about the world- a world he believes to include other people who are working out the consequences of their belief in other people who...". (Lewis, p. 32)

Convention

Nous sommes en mesure de livrer la définition de la convention :

"A regularity R in the behaviour of members of a population P when they are agents in a recurrent situation S is a convention if and only if, in any instance of S, among members of P,

(1) everyone conforms to R;

(2) everyone expects everyone else to conform to R;

(3) everyone prefers to conform to R on condition that the others do, since S is a coordination problem and uniform conformity to R is a coordination equilibrium in S". (Lewis, p. 58)

Bien davantage que par sa définition complexe, le concept de convention intéresse ce travail, dans la mesure où il est considéré, par Lewis, comme un guide pour l'interprétation et pour la compréhension des actes et paroles d'autrui (et, par conséquent comme une procédure de sélection parmi des interprétations concurrentes).

"In due course, we shall see how a convention of language can be described; here I will say only that it is a regularity restricting one's production of, and response to, verbal utterances and inscriptions". (Lewis, p. 51)

Avant de passer aux critiques et interrogations, il nous faut préciser les contours d'un langage régi par le principe de convention et ceux d'une communication qui fasse part belle au savoir mutuel. On pourrait dire que la convention intervient chez Lewis à deux niveaux de l'explication de la communication

La convention au niveau sémantique

"So long as even two languages are humanly possible, it must be by convention that a population chooses to use one or the other". (SW, p. 50)

Le langage fournirait à une population un système de mots et donc un système de représentations qui fixe suffisamment le sens pour que transmis d'un interlocuteur à l'autre, l'identité du référent soit assurée. La transmission des représentations serait rendue possible en vertu d'un common knowledge des règles de langage. *La langue serait donc "un énorme précédent"*. Les mots 100 fois utilisés avec succès fourniraient une armature suffisante, base d'un savoir mutuel. Je sais que tu sais que je sais que tu sais que nous partageons la convention qui fixe la représentation minimale du mot chat. En conséquence, et sur base de ce savoir mutuel, je l'utilise pour communiquer, c'est-à-dire coordonner nos représentations. On pourrait concevoir les mots comme des régularités de sens partagées qui permettent donc de fonder sur eux une coordination. C'est la convention, fondée sur le précédent, base d'un savoir mutuel, qui permet de saisir l'allusion et de fournir une réponse adéquate. Ainsi, on peut dire pour toute langue qu'il est une convention parmi ceux qui la parlent de l'utiliser. Cette formulation a un autre sens que de dire de manière externe que c'est une convention que les Français parlent français. On trouve donc une convention générale de savoir mutuel sur le langage, couvrant une multitude d'expressions verbales distinctes et des tas de situations d'application.

La convention au niveau pragmatique

Pour Lewis, la trace d'une convention est repérable dans une

régularité de comportement. Dans une réception mondaine, il y aura concordance d'attentes mutuelles sur le port de la cravate mais pas sur sa couleur.

C'est ce qui fait dire à l'auteur :

"No convention restricts every detail of behaviour. A convention restricts behaviour without removing all choices." (Lewis, p. 51)

Dans le domaine du langage, il faut voir la convention comme une régularité qui restreint la production d'énonciations verbales ainsi que les réponses à leur apporter. Ainsi, le mot chien ne sera pas employé pour désigner un chat et si je vous demande s'il fait beau dehors, ce sera avec l'assurance que vous savez que je sais que vous savez qu'il ne s'agit pas de me donner, pour réponse à cette question, qu'il est minuit. En toute situation dont est décodée la nature, existe une convention qui conditionne les expressions à dire et les réponses à fournir tout en évacuant ce qui serait déplacé, la première convention étant que toute réponse doit entretenir un rapport avec la question.

Critiques et commentaires

Le scepticisme qu'on peut nourrir à l'endroit de la théorie de Lewis tourne autour de la capacité d'un common knowledge à diriger toute manœuvre interactionnelle. Il a beau nous dire également que toute situation se développe sur base d'une convention implicite ou explicite, il ne nous propose pas de procédures effectives qui garantirait aux acteurs de discriminer semblablement à quel type de situation (et donc de convention) ils ont affaire.

A. Le choix de la base du common knowledge

Ce qui unit les trois explications pragmatiques de coordination réussie est une commune capacité à déclencher, chez les participants à l'interaction, des attentes mutuelles dont la concordance rend compte de l'efficacité des ajustements. Nous savons que nous savons que nous savons la convention qui s'applique à telle situation; en conséquence nous acceptons de remplir le rôle que nous prescrit cette convention, pour la plus grande satisfaction de tous. *Si les bases possibles que Lewis assigne au lancement de prévisions mutuelles sont très plausibles,*

on peut regretter qu'il ne fournisse pas de procédures de choix effectives entre elles trois. Ainsi, dans le cas du précédent, l'équilibre qui inspire les manoeuvres d'ajustement des actions se présente comme unique parce qu'il s'est révélé pertinent dans des situations connexes à celle en vigueur dans l'immédiat. La notion de précédent fait surgir dans l'actuel tout le passé des protagonistes de l'action, sous forme de situations en stock dont on dérive des possibilités de traitements analogiques. Quant à la saillance, elle semble vouloir davantage traiter l'inhabituel et l'improvisation. Elle apparaît comme la roue interprétative de secours en cas de panne analogique. Lewis tente aussi de nous la présenter comme l'aboutissement, le produit fini d'une coordination par recours au précédent :

"We can explain the force of precedent just as we explained the force of salience. Indeed, precedent is merely the source of one important kind of salience: conspicuous uniqueness of an equilibrium because we reached it last time. We may tend to repeat the action that succeeded before if we have no strong reason to do otherwise".

On observe là une ambiguïté des propos de Lewis. Si la saillance semble être à même de traiter des situations dans lesquelles aucune réminiscence ne vient en aide, pourquoi ne pas traiter toute situation comme une nouveauté que la saillance suffirait à organiser ? Si l'on agissait de la sorte, le concept de précédent présenterait-il encore la moindre utilité ? Il serait envisageable, c'est vrai, de le considérer comme un principe économique dans toute situation "banale". Mais dans ce cas, il perd une spécificité et se dévalorise en principe de seconde main. Même traité de la sorte, il laisse intacte la question qui est de savoir quand on peut l'appliquer. Pour le savoir, il faudrait établir les caractéristiques des situations banales où l'on s'en remettrait davantage à lui qu'au principe explicatif de saillance. Cela déclencherait une nouvelle série de questions : à partir de combien de répétitions considère-t-on qu'une situation devient banale ? Combien d'éléments la situation actuelle doit-elle comporter en commun avec le précédent pour pouvoir être considérée comme similaire ? Bref, à partir de combien de traits pertinents jouera le principe d'analogie ? Quand pourra-t-on, dès lors, estimer clairement que la convention X s'impose comme guide de comportement dans telle ou telle situation ? Hier, je vous appelle et notre conversation téléphonique est coupée; aujourd'hui, vous

m'appellez et rebelote. Hier, c'est moi qui vous ai rappelé. On pourrait se dire qu'il va de soi de se conformer au précédent. Mais tout dépend de la définition que les acteurs lui ont donnée. C'est toujours moi qui rappelle ou bien c'est toujours celui qui a eu l'initiative du coup de téléphone qui rappelle. Rien ne nous garantit une concordance d'interprétation. C'est indécidable. On peut s'en sortir en se rabattant sur le règlement par salience. On peut estimer que rien ne nous invite à faire dans le compliqué et qu'il est plus directement pensable que ce soit moi qui vous rappelle. Dans ce cas à quoi sert la notion de précédent ? Et comment définir le type de situation où il se trouve utile ? *Et comment définir les situations tout court ?*

Pourquoi Lewis tient-il, dans son modèle, à conserver une place à une coordination conventionnelle alors qu'il propose parallèlement une coordination par salience, qui a la particularité de s'appuyer sur une analyse hic et nunc des éléments pertinents propres à la situation en cours ? De plus, si comme il a parfois l'air de le dire, le choix de l'une ou l'autre base de common knowledge est déterminé par des questions de facilité, il ne fournit aucune procédure de choix effective et renvoie l'explication plus haut, au niveau d'une éventuelle étude des types de situations dans lesquelles il peut s'avérer plus pratique d'utiliser telle ou telle base. Le modèle de Lewis est donc taraudé par une question irrésolue qui est celle de la caractérisation des situations par les différents acteurs (1). Si l'on désire conserver les trois bases, il semble inévitable de poser un niveau supplémentaire de convention et de common knowledge relatif aux règles et critères de qualification des situations dans lesquelles s'applique telle ou telle base. Il s'agirait en somme de fournir une meta-convention liant tel type de situation à tel type de convention. Si aucune procédure de choix entre les deux procédures cognitives n'est fournie, le modèle se grève d'indécidabilité et le dilemme

(1) Connaître les indices selon lesquels l'interlocuteur définit une situation et, par conséquent, la convention capable de la gérer serait, certes, utile mais bien difficile à établir. Le communicateur ne peut s'en tenir, à son propos, qu'à des suppositions. Lewis n'a pas suffisamment intégré à son schéma le fait suivant : "Il est clair que tout phénomène linguistique individuel (donc en particulier l'énonciation) mobilise de l'interprétation, puisque le sujet croit identifier des propriétés d'une situation". (Jayez, p. 38) L'analyse de la situation, et donc la détermination de la convention à y appliquer, est soumise à l'indétermination propre au choix humain et elle ouvre à plusieurs possibilités d'interprétation. Aussi, Et comme le souligne Denett : "Toute information est relative à un système

entre precedent et salience ne peut être tranché.

La question de la multiplicité des possibilités de gestion d'une situation se pose même au niveau de la seule base du precedent. Lewis reconnaît que dans toute situation traitée par un common knowledge, lié à l'existence d'un precedent, il y a plusieurs analogies en lice.

"In fact there are always innumerable alternatives analogies."
(Lewis, p. 37)

Toutefois, lorsqu'il s'agit d'apprécier la capacité des protagonistes à faire leur sélection, l'auteur s'esquive en brandissant la notion de salience, seule capable de ramener une pluralité d'hypothèses à la clarté d'un équilibre univoque.

"If we notice only one of the analogies between our problem and the precedent, or if one of those we notice seems far more conspicuous than the others, or even if several are conspicuous but they all happen to agree in indicating the same choice, then, the other analogies do not matter (artificial analogies)". (Lewis, p. 34)

Dans une situation nouvelle (et elles le sont toutes), une convention menant à l'équilibre s'imposera. Dans une coordination par précédent, si la mémoire fournit plus d'une convention régulatrice, elle semble toujours en mesure d'opérer la sélection qui s'impose à la situation et qu'elle lui impose en retour. Pour Lewis, nous recensons notre stock de situations et donc de conventions en triant nos precedents sur base des analogies naturelles (ou des analogies artificielles) qu'elles entretiennent avec la situation en cours.

" And fortunately, we have learnt that all of us will mostly notice the same analogies. That is why the precedents can be unambiguous in practice, and often are". (Lewis, p. 38)

B. La réflexivité du common knowledge

Un autre problème dans les propositions de Lewis réside dans la

intentionnel particulier et, en vertu des conditions qui s'attachent à ces systèmes internes, leurs capacités de compréhension peut différer sous des formes incommensurables qui mettent au défi toute "lingua-franca" de transmission". (Denett, p. 160)

réflexivité ad infinitum déclenchée par le savoir mutuel. Le malaise provient du fait que l'on sent que cette description n'est pas réaliste. Toute relation humaine comporte, c'est indéniable, une portion d'anticipations relatives aux actions et pensées d'autrui et il y a bien souvent passage par un savoir du savoir de l'autre. Lorsqu'un rendez-vous est fixé, on s'y rend parce que l'on suppose que l'autre l'a fixé en connaissance de cause et qu'il a assez de rationalité, d'envie ou de loyauté, bref, de raisons suffisantes, d'y aller. Si l'on est un peu philosophe, on pourra même se dire que notre partenaire entretient à notre égard le même genre de suppositions destinées à le rassurer quant à notre rationalité et, du même coup, quant à la sienne propre (il n'est rationnel de passer un contrat qui se veut rationnel qu'avec un être rationnel).

En fait , dans la plupart des cas, personne n'opère ces *retours réflexifs* et cela parce qu'ils ont la singulière capacité de nous révéler à nous-même les gouffres d'incertitudes qui séparent, dans notre exemple, la fixation écrite du rendez-vous et sa réalisation effective. (L'interlocuteur peut avoir mal compris, oublier le jour, s'être payé ma tête, décider en dernière instance que cette rencontre ne présente aucune utilité...). Toutes les suppositions relatives à la simple plausibilité de concrétisation de ce rendez-vous peuvent prendre une amplitude énorme. Et comme personne n'a ni l'intérêt ni le courage de refaire le monde autour de son agenda, tout le monde s'en tient aux mots exprimés et laisse aux philosophes le soin de cuver les tombereaux de suppositions confiantes et informulées que suppose chacun de nos propos et de nos actes.

Si l'on ne pratique le retour réflexif qu'à l'occasion, ce n'est pas uniquement par paresse mais aussi en vertu de la rapidité réclamée par les ajustements. Cette célérité constitue un élément fondamental des coordinations verbales dont peu de modèles rendent compte. Si l'on opte pour le lancement du common knowledge, il faut faire des suppositions sur des suppositions de suppositions, etc. Cela risque de nous prendre du temps et de nous mener loin. *Où faudra-t-il s'arrêter ?* Lewis ne le sait pas très bien. Lewis s'aperçoit bien du caractère un peu fatiguant de son explication :

"Of course I do not imagine that anyone will solve a coordination problem by first acquiring a seventeenth-order expectation from somewhere and then sitting down to do his replication". (Lewis, p.32)

Lewis précise ensuite que nous faisons rarement des attentes supérieures au quatrième ordre, celles où A suppose que B suppose que A suppose que B suppose... Cela suffirait à assurer la coordination rationnelle. Mais dans nos échanges quotidiens, faisons-nous seulement cela ? Peut importe, il faut simplement noter que Lewis compte sur le bon sens, la paresse ou la limitation naturelle de nos capacités cognitives pour stopper arbitrairement le mouvement régressif. Par ailleurs, cette réflexivité dans ses degrés supérieurs reste une vue de l'esprit, une pièce logique dans le sillage de son explication générale fondée sur le savoir mutuel.

"Note that this is a chain of implications, not of steps in anyone's actual reasoning. Therefore, there is nothing improper about its infinite length". (Lewis, p. 53)

C. La qualification des situations

Deux bandits se sont introduits chez un particulier dont ils ne connaissent pas l'heure de retour. Ils ont enlevé le classique cadre qui dissimule le pactole. Il n'est plus protégé que par sa porte blindée. "Ou est la clé du coffre ?" demande A à B qui avait la charge de la dérober à son propriétaire légitime. En posant cette question A s'attend à ce que son interlocuteur lui réponde. Quant à B, il s'attend à ce que A s'attende qu'il réponde. Dans une perspective Lewisienne, on pourrait considérer que les brigands appuient cet enchevêtrement d'attentes mutuelles sur une convention de langage fondée soit sur le précédent (toute question attend une réponse). Cela réduit l'éventail des énonciations possibles. Certains traits saillants de la situation réduisent l'éventail des possibilités de compréhension de la question ainsi que celui des réponses à y apporter. Par exemple, le caractère sérieux de la situation (mais comment le déterminer ? voir critique 2) peut être vu comme un guide pour la coordination. Son urgence palpable restreindra pareillement les possibilités de réponse de B, qui ne répliquera vraisemblablement pas à la question par une remarque du style "la propriété c'est le vol". Si rien n'invite B à rétorquer que "le chat est sur le paillason", c'est sans doute aussi parce que le partage de convention joue au niveau de la représentation du mot clé et coffre qui eux aussi serviront de lignes directrices à la réponse de B, puisqu'on peut supposer qu'ils sont common knowledge et connus comme tels.

C H A P I T R E I I I

Searle et le principe des conditions de satisfaction

L'oeuvre du philosophe John Searle est vaste et s'étend dans diverses directions. Nous nous contenterons ici de présenter sa théorie de l'intentionnalité. Si elle se veut opérationnelle sur un terrain plus large que celui de la communication verbale (Searle estime que c'est le langage qui est dérivé de l'intentionnalité et non l'inverse), nous nous focaliserons plus particulièrement sur ses apports dans ce domaine. Searle est un auteur intéressant parce que, tout en s'inscrivant dans une perspective mentaliste reprenant la notion d'intention de communication, il envisage la possibilité de son recouvrement par l'auditeur d'une manière toute autre que le reste des auteurs présentés ici. Nous exposons ici sa théorie en vue de fournir une sorte de contre-exemple. Nous désirons souligner l'originalité de la démarche searlienne. Nous voulons aussi en exposer les déficiences, en ce qui concerne les principes de coordination du sens entre les interlocuteurs, et stigmatiser son désintérêt pour la construction théorique d'une procédure de guidage et de sélection parmi les interprétations concurrentes.

Dans la lignée de Grice, Searle estime possible l'intégration des états mentaux à l'étude de la communication. En conséquence, il développe une théorie de l'intentionnalité dont l'objectif majeur est de détailler la manière dont les états mentaux (dont la plupart sont intentionnels) fonctionnent causalement. L'objectif poursuivi se veut donc très englobant. Pour ce qui est de la communication, on pourra chercher chez Searle des enseignements relatifs au "trajet" qui mène d'une cause mentale (l'état intentionnel) à l'inscription de celui-ci dans la matérialité d'un message audible. Quelles relations s'établissent entre ces deux ordres de réalité : le domaine mental et le domaine "matériel" de l'énonciation ?

Intentionnalité et conditions de satisfaction

Le concept central de la théorie de l'intentionnalité est celui de "condition de satisfaction". Le lieu le plus célèbre du développement de cette notion est la théorie des actes de langage. On sait qu'il appartient précisément à ceux-ci de représenter

explicitement représentés par les acteurs. Ce n'est pas pour cela qu'ils sont dépourvus d'intentionnalité. Ils sont régis par ce que Searle nomme une *intention en action* (1) qui, elle aussi, fixe ses conditions de satisfaction. Dans ce second cas, c'est le mouvement qui est l'objet intentionnel.

3) ce sont les *mouvements* qui réalisent les conditions de satisfaction de l'intention en action.

Ce qu'il s'agit de débrouiller, on le voit, c'est le rapport entre intention et action. En effet, nous avons pu nous rendre compte que toute action était la condition de satisfaction d'une intention de l'accomplir. *On peut dire que l'intention en action présente le mouvement comme sa condition de satisfaction tandis que l'intention préalable se représente l'action totale comme sa condition de satisfaction. Seule l'intention préalable a le privilège de la représentation préalable.* Cette dernière se présente comme guide de l'action et prescrit la marche à suivre sans nécessairement s'en représenter toutes les étapes.

L'intention préalable ne représente pas toutes les intentions en action. A l'inverse, sa représentation peut s'effacer provisoirement dans la réalisation pratique de certaines de celles-ci. Par exemple, le contenu intentionnel de l'intention préalable qui est d'arriver à temps au boulot peut n'être plus maintenu à l'esprit quand celui-ci est capté prioritairement par la satisfaction du contenu intentionnel de l'intention en action de s'arrêter à un feu rouge.

"C'est dans le cas des actions complexes que l'indétermination relative des intentions préalables est la plus évidente. Dans l'exemple déjà donné de l'exécution de mon intention d'aller en voiture à mon bureau, il y a un grand nombre d'actions accessoires qui ne seront pas représentées dans l'intention préalable mais présentées par les intentions en action: c'est de façon intentionnelle que je mets le moteur en marche, change les vitesses, double les véhicules lents, marque l'arrêt aux feux rouges, déboîte pour éviter les cyclistes, change de file et ainsi de suite pour des dizaines d'actions subsidiaires qui sont

(1) "L'intention en action, comme l'intention préalable, est sui-référentielle au sens où son contenu intentionnel détermine qu'elle n'est satisfaite que si c'est elle qui a causé l'événement qui constitue sa condition de satisfaction". (Searle, p. 118)

accomplies intentionnellement mais que mon intention préalable n'a pas eu à représenter. Cette différence a aussi été une source de confusion en philosophie. Plusieurs philosophes ont remarqué que tout ce que je fais intentionnellement n'est pas pour autant quelque chose que j'ai l'intention de faire. Par exemple, les mouvements particuliers que je fais quand je me brosse les dents sont faits intentionnellement, même si je n'ai pas eu l'intention de les faire. Mais il y a là une erreur résultant d'une méconnaissance de la différence entre intentions préalables et intentions en action. Je peux n'avoir eu nulle intention préalable de faire précisément tels mouvements de la main mais j'ai eu une intention en action de les faire". (G.H. von Wright, in Searle, p. 119)

Je puis avoir, pour objet intentionnel, de m'arrêter au feu rouge sans que cette action ait le titre d'objet intentionnel préalable. Je suis alors dans le rayon de la présentation des conditions de satisfaction et non pas dans le rayon de leur représentation. *Toutefois, Searle estime qu'il y a là une chaîne transitive causale et l'on est donc habilité à dire que l'intention préalable (d'arriver à temps) cause le mouvement (l'arrêt au feu rouge).*

"Le contenu intentionnel des intentions représente (ou présente) l'action (ou le mouvement) comme ses conditions de satisfaction". (Searle, p. 117)

La ressemblance des deux types d'intentions est dans leur caractère causalement sui référentiel : l'accomplissement de l'action ou du mouvement fait partie de leurs conditions de satisfaction. Leur différence se situe au niveau de la conscience de la réalisation d'une intention.

Que tirer de tout cela pour une étude de la coordination du sens dans l'échange verbal ? On peut d'abord tenter d'établir une similarité avec la communication. L'équivalent du "mouvement" serait alors l'émission physique du mot suscitée par l'intention en action et stipulant en retour sa présence (le mouvement représente la condition de satisfaction de l'intention en action qui le suscite), le tout dans un objectif plus large de transmission d'un sens (intention préalable).

Critiques et commentaires

Searle distingue entre intention préalable et intention en action. Si l'on voit bien la haute teneur explicative de ces concepts c'est leur adaptation à l'étude des coordinations verbales qui nous paraît la plus difficilement négociable. *Si l'on imagine aisément un objectif final (ou autrement dit une intention préalable) à une action, comment qualifier l'objectif premier d'un échange verbal ? Y en a-t-il un, plusieurs, aucun ? Un ou plusieurs ou aucun selon les circonstances ? Les individus eux-mêmes savent-ils toujours précisément ce qu'ils entreprennent en débutant l'échange ? S'il est impossible de le préciser, on ne trouvera pas d'équivalent au concept d'intention préalable dans le domaine du langage.*

Cette difficulté relative au premier niveau de l'intention va entraîner d'autres au niveau second. En effet, dans le modèle de Searle, un mouvement n'acquiert sa définition de "intention en action" qu'en référence à une intention préalable représentée. L'intention en action est à l'oeuvre dans des sous-parties de l'action qu'il apparaît négligeable de se représenter bien qu'elles constituent des étapes nécessaires vers la satisfaction de l'intention préalable. *A partir du moment où l'on doute de la présence d'une intention préalable ou dans le cas où il n'est pas possible d'en préciser la teneur, on ne peut plus rien qualifier de secondaire par rapport à elle.*

A cette difficulté, on peut lier une réflexion plus générale : *n'est-ce pas le retour réflexif qui fait basculer telle ou telle action dans la catégorie des intentions préalables ou dans celle des intentions en action ?* Car, en effet, pour être considéré comme régi par une intention en action, un mouvement demande une certaine dose d'inconscience ou d'automatisme. Dans cette conception de l'intention en action qui ne nécessite pas d'être représentée, il nous semble voir une volonté d'expliquer les coordinations et les agissements les plus quotidiens et répétitifs (s'arrêter à un feu rouge). Ce qui est fait couramment ne semble plus réclamer la construction préalable de sa représentation. L'habitude remplace l'effort cognitif (1).

(1) Cela peut faire songer aux "modules tout faits" de comportement, fruit, selon Lewis d'une longue habitude de la convention. On pourrait également tirer des symétries avec les

Sitôt que l'esprit se penche sur ce qu'il est en train de vivre, il opère un retour réflexif. La survenue de ce retour réflexif n'est-elle pas en mesure de changer le statut des actions ? Dans l'exemple du feu rouge, les niveaux d'intention s'étage comme suit. L'intention préalable est de ne pas arriver en retard. Par rapport à cet objectif, s'arrêter au feu rouge est une des nombreuses intentions en action que nécessite la conduite du véhicule. Si par retour réflexif, la conscience commence à s'intéresser à cette manoeuvre pour elle-même, ne devient-elle pas, du même coup l'objet intentionnel d'une intention préalable ? Dans ce cas, des sous-mouvements tels que l'appui du pied sur la pédale, les inflexions du poignet dans le changement dégressif des vitesses, passent au rang de mouvements régis par des intentions en actions. Uniquement par le travail réflexif de l'acteur, toutes les intentions peuvent se décaler d'un niveau et changer de statut.

Pour coordonner une conversation et faire en sorte qu'elle ne soit pas une suite de sons indépendants, il s'agit d'établir une communauté minimale de référence. Pour Searle elle est établie par le fait qu'une seule représentation est capable de satisfaire aux conditions de satisfaction données avec la proposition linguistique. Le succès est donc toujours assuré dans une quasi-immédiateté. Ce recouvrement de sens par l'auditeur lui permet de saisir ce dont on parle et d'y apporter une suite.

"C'est en vertu d'un certain état mental qui est dans la tête du locuteur et de l'auditeur - état consistant à saisir une entité abstraite ou simplement à avoir un contenu intentionnel déterminé - que locuteur et auditeur peuvent comprendre des références linguistiques". (Searle, p. ZZ)

La question à se poser est peut-être la suivante : les conditions de satisfaction d'une expression ont-elles le même statut pour l'émetteur et le récepteur ? Existe-t-il pour eux une possibilité

études de Albric, en psychologie cognitive. Il met en évidence ce qu'il nomme des "scénarios", c'est à dire, des régularités interprétatives ou comportementales qui surgissent à force de répétition. (En soulignant parallèlement que ces régularités ne doivent pas être confondues, à priori, avec la conscience d'une règle, il invite à une première réflexion autour de "l'opposition" entre action et conscience de l'action). En informatique, la notion de "macro-commandes" ont pour fonction d'opérer toute une série de manipulations récurrentes par l'appel d'une seule touche, sous laquelle on les a préalablement regroupées.

de former les mêmes contenus intentionnels à propos des mêmes objets, c'est à dire, leur assigner des conditions de satisfaction suffisamment semblables et précises pour que les objets intentionnels qui peuvent souscrire à ces conditions soient repérables de façon non ambiguë ? *A quelles conditions peut-on dire que l'auditeur a reconnu les conditions de satisfaction du locuteur ?* C'est là que le bât blesse dans la théorie de Searle. Si je dis "le chat de Barthes est sur le paillason", l'interprète peut répondre que c'est impossible; Barthes étant mort à Paris en 1980. Ma phrase n'est pas fausse ou irrationnelle pour autant si le contenu intentionnel que je lui assigne et dont elle est supposée représenter les conditions de satisfaction est celui-ci: le chat qui est sur notre paillason est celui de notre nouveau voisin: Monsieur Laurent Barthes.

Searle ne propose aucun procédé de désambiguation. Si sa théorie de l'intentionnalité est satisfaisante pour expliquer le rapport qu'entretient le locuteur avec le monde par le biais du langage, elle ne donne pas suffisamment d'indications quant aux façons de garantir la communauté minimale de référence, nécessaire à la coordination verbale. Les interlocuteurs ne sont jamais assurés de partager les mêmes contenus intentionnels, relatifs aux mots dont ils usent pour se parler. Le genre de problème qui découle de cette incertitudes devient lorsque, dans une discussion, un des intervenants en vient à déclarer à un autre que ce qu'il dit n'a rien à voir avec l'objet traité, qu'il s'agit là d'une autre question. Dans ce cas, il est vraisemblable que les deux personnes se représentent plus ou moins largement l'objet intentionnel discuté.

Searle affirme fréquemment que :

" La référence à l'objet n'a lieu que si celui-ci correspond ou satisfait à une condition ou à un ensemble de conditions exprimées par ou associées au procédé utilisé pour y faire référence".
(Searle, p. ZZ)

La coordination de la référence paraît garantie par l'unicité de l'objet intentionnel capable de remplir les conditions de satisfaction fixées par le locuteur. Mais si celles-ci sont connues de lui seul, comment l'auditeur peut-il savoir qu'il a compris son partenaire et l'état intentionnel dont l'énonciation est l'expression ? Comment peut-on arriver à coordonner, avec

autrui, des conditions de satisfaction qui sont fixées de manière purement solipsiste ? Devant ces questions, Searle est sans réponses. *Puisque son analyse suppose déjà le sens défini, il est contraint, malgré lui, de se rabattre sur une notion de common knowledge ou l'un de ses dérivés car seul un partage préalable de codes ou de conventions serait susceptible de laisser supposer l'identité des conditions de satisfaction entre les états internes des deux partenaires.*

Pour terminer, nous voudrions noter deux propositions importantes amenées par Searle :

1) Il procède à un remplacement de l'analyse des propositions du langage en termes de *conditions de vérité* (analyse propre à la logique) par une étude en termes de *conditions de satisfaction*.

2) Cette manière de concevoir la communication en termes de conditions de satisfaction a pour conséquence de séparer radicalement l'identité de l'objet des contenus intentionnels des mots qui servent à identifier cet objet. Cela explique la possibilité pour plusieurs expressions lexicalement différentes de désigner le même objet. Le sens n'est plus dans le mot mais dans la tête, "à la merci de l'individu". Freud pourra être désigné pareillement comme le père de la psychanalyse, l'auteur de "Totem et tabou" ou le plus célèbre consommateur de cigares de la Prusse du 19^{ème} siècle.

Malgré ses finesses, la théorie mise en place par Searle laisse béant un pan entier de la communication : celui de la coordination du sens entre émetteur et récepteur. Le concept qui charpente ses affirmations et forme le noyau de sa théorie, la condition de satisfaction fixée par l'émetteur, est à la fois la richesse de son apport et ce qui bloque son entrée dans le terrain du dialogue effectif (c'est aussi le cas des "mirrors mirroring each others de Lewis). La question obsessionnelle de Searle est de savoir à quelles conditions, déterminées par le contenu intentionnel, l'expérience visuelle, communicationnelle, est satisfaite. Quelles sont les conditions de satisfaction du contenu intentionnel ? Si cette notion paraît à première vue ouvrir à un test sur le succès de la communication par établissement de références communes minimales, il n'en est rien. La coïncidence des conditions de satisfaction (la coïncidence des représentations de l'émetteur et du récepteur) ne peut, en effet, être garantie et vérifiée par aucune procédure effective.

Searle est intéressant à étudier précisément parce que sa conception de l'intentionnalité permet l'évacuation des problèmes de coordination verbale qui nous occupent. Par cela qu'elle estime réglé, elle paraît très économique et donc très alléchante.

"For example, the standard logical implications of a single proposition P include many propositions which would never in fact be derived during comprehension of an utterance expressing P [...] It is in general simply false that a hearer, given an utterance expressing P, might think that any of these implications was part of the speaker's intended message, and any inferential account of comprehension must provide some method of excluding them". (D. Sperber et D. Wilson, p. 104)

"What if two different interpretations seem to come simultaneously to the mind of the addressee, and they are both consistent with the principle of relevance ? In that case, the addressee will be unable to decide what the informative intention was, and communication will fail. This is one of the few cases where an ambiguity is consciously perceived during the comprehension process itself". (D. Sperber et D. Wilson, p. 169)

C H A P I T R E I V

D. Sperber & D. Wilson et le principe de pertinence

Sperber et Wilson (SW) tentent de concevoir un nouveau modèle de communication plus réaliste, et aussi explicatif, que celui du code. Il désirent exposer les procédés que les gens mettent en oeuvre pour se comprendre, coordonner leurs conversations et activités. Nous entreprendrons de donner ici un aperçu synthétique de leur ouvrage très dense. Il constitue un essai bien abouti et assez représentatif des courants actuels d'études du langage qui tentent d'intégrer à l'étude de la communication des processus cognitifs laissés, par le modèle du code, dans l'ombre de la boîte noire.

L'émergence progressive du modèle inférentiel

En effet, si ce modèle du code fonde sa vertu explicative sur la possibilité d'un décodage mutuel, il ne s'engage pas sur les procédés cognitifs que celui-ci met en oeuvre. *Le sens est conçu indépendamment des contextes d'énonciations et des aspects relationnels de la communication. Ces éléments sont négligés au profit de ce qui ressemble à une transcription automatique du message, d'un cerveau à un autre. Pour représenter un état du monde, on choisit une représentation linguistique de cet état et on l'envoie, paquet de sens autosufisant et immédiatement consommable, à l'interlocuteur à qui un décodage fournit le référent. Représentation linguistique et représentation cognitive sont communes.* Le message omnipotent efface tout ce qui est contingent mais ce par quoi tout arrive pourtant: les personnes communicantes, le contexte extérieur dans lequel s'inscrit le sens (contexte que la pragmatique remettra en valeur) et le contexte intérieur constitué par l'identité personnelle des locuteurs (contexte sur lequel insistent beaucoup de nouvelles propositions théoriques, particulièrement celles qui mettent en évidence les liens existant entre dialogue et rationalité).

En soulignant des phénomènes comme celui des indexicaux, qui ne contiennent pas un référent intrinsèque mais attendent de l'auditeur qu'il leur en confère un, des auteurs modifient la conception antérieure. Ils montrent que, même dans ce cas

élémentaire, il y a trace d'un travail de compréhension chez le récepteur. Celui-ci pratique une adjonction d'éléments qu'il trouve en lui-même et qui ne lui sont plus fournis en kit par l'énonciation. Finie l'auto suffisance. C'est la découverte du travail de contextualisation active auquel doit se livrer tout communicateur en présence d'un message. Cette ligne de pensée inaugure aussi toute une nouvelle manière de considérer les participants à l'échange. L'idée d'un décodage autarcique cède progressivement la place à l'étude des comportements coopératifs entre des interlocuteurs. Ceux ci mettent leurs appareils cognitifs à leur disposition mutuelle pour conférer un sens à leurs messages respectifs et une orientation globale à leur échange. Ainsi, on voit s'ouvrir un nouveau pan de recherche qui vient soutenir l'optique proprement linguistique.

"Study of semantics belongs to grammar. The study of the interpretation of the utterance belongs to what is known as pragmatics. [...] It is the study of the relation between signs and their users or interpreters". (SW, p. 10)

Le mouvement pragmatique va dès lors promouvoir l'étude des éléments non-linguistiques qui interviennent inévitablement dans le recouvrement des messages linguistiques. Il va axer sa recherche sur les situations d'énonciation et s'intéresser à la manière dont leurs acteurs décryptent le contexte et y adaptent leur communication.

Mais cette façon d'envisager la communication va aussi révéler son unilatéralité et ses limites. Tout d'abord, il ne va pas falloir longtemps pour s'apercevoir qu'une multiplication des études de cas ne dispense pas de chercher des explications plus globalisantes - de la même généralité que celle du modèle du code - qui peuvent rendre compte de la complexité de toutes les situations individuelles. Une autre difficulté vient du projet pragmatique lui même qui, pour pallier au manque de considération, par le modèle du code, du caractère vécu de toute communication, s'est efforcé de mettre en place une série de règles d'utilisation du langage en situation (1). Ce faisant, la pragmatique a, bien souvent, et, paradoxalement, ajouté au principe de décodage

(1) Comme l'explique P. Livet, cette stratégie ne fait que repousser plus loin, l'incertitude, ingrédient incontournable de

tout comportement humain. Arrive toujours un moment où il faut

sémantique un niveau supplémentaire de règles de décodage : celui des contextes de la communication.

Le mouvement pragmatique est finalement resté à mi-chemin. D'une part, il permet à l'analyse de sortir du signe, de tenir pour acquis que l'énonciation ne porte pas en elle-même ses conditions et ses garanties de compréhension. On dépasse le cap d'un sens immanent à l'énoncé. D'autre part, il ne se départit pas du modèle du code, mais en entretient le principe en l'élargissant à une grammaire des situations et à son utilisation plus ou moins correcte par les participants à l'échange. Il redevient dès lors possible, comme par le passé, d'attribuer les malentendus à de mauvaises applications de ce corpus de conventions régissant les situations. Pour parer à ces malentendus potentiels, il y a réintroduction de l'hypothèse ineffective d'un common knowledge, cette fois relatif au partage de cette grammaire des situations. Il s'agit, à nouveau, de faire des suppositions sur les présuppositions garantissant la compréhension. Je suppose que vous supposez que je suppose que vous supposez les mêmes prémisses que moi et que, par conséquent, nous estimons conjointement que nous sommes dans tel type de contexte où s'applique telle règle, où l'interprétation doit se faire de telle manière...

"To defend the code model of communication, it must be shown, then, how speaker and hearer come to have not only a common language, but also common sets of premises, to which they apply identical inference rules in parallel ways". (SW, p. 15)

Pour SW, l'effort pragmatique est louable mais reste encore trop compromis avec la métaphore du télégraphe. Ils estiment que ce n'est pas en greffant quelques prolongements pragmatiques au modèle du code qu'il sera possible de fournir une structure suffisamment puissante pour permettre l'intégration à la théorie des données relatives à l'analyse contextuelle du message et des multiples variables cognitives que celle-ci implique. *Dès lors, ce n'est plus à un élargissement de ce modèle qu'il faut penser mais à une revisitation radicale de la théorie de la communication.* Pour assurer la succession du modèle du code, il faut commencer à fonder l'explication de la communication sur des procédures inférentielles.

s'avancer à découvert dans la conversation, sans plus s'appuyer sur aucune règle qui en garantirait le bon déroulement. Vient toujours un point de l'échange où s'avèrent nécessaires des procédures qui permettent : "de construire une communication sans avoir pu la prévoir complètement". (Livet, p. 22)

Dans les pas de Grice : la pertinence...

"Under the category of Relation, I place a single maxim, namely, "Be relevant". Though the maxim itself is terse, its formulation conceals a number of problems that exercise me a good deal: questions about what different kinds of focuses of relevance there may be, how these shift in the course of a talk exchange, how to allow for the facts that subjects of conversation are legitimately changed and so on". (Grice III, p. 152)

SW, en s'inscrivant dans le courant Gricéen et en en reprenant certaines des intuitions les plus profondes concernant les principes qui régissent la communication, vont se faire un point d'honneur à développer en détail le concept de pertinence. Dans leur théorie, l'influence gricéenne est très sensible sur deux points. *Ils admettent que la sémantique ne peut plus s'enfermer dans sa tour d'ivoire en refusant de se compromettre avec la psychologie.* C'est donc, tout logiquement, au niveau des états psychologiques - qui suscitent et permettent leur occurrence - qu'ils reprennent la réflexion touchant le sens des mots. Ils intègrent dans leur étude les notions d'intention de communication et partent en quête d'une explication générale des mécanismes de leur recouvrement par l'auditeur. *Une fois encore, l'intention de communication se présente comme le concept-pivot nécessaire pour permettre une sortie du modèle du code et de son corollaire : l'identité sémantique.*

Deuxièmement, ils adoptent la vision, qu'a Grice, d'une conversation gouvernée par des procédures logiques et rationnelles. Ils la reprennent seulement en partie puisqu'ils y ajoutent des mécanismes d'inférence non-logiques capables aussi de coordonner la transmission des référents. L'introduction de ces procédures non-démonstratives constitue un pas dans la prise en considération d'un élément incontournable de toute démarche d'interlocution : la rapidité des ajustements. Une très grande quantité d'informations est bien souvent computée en un temps très court. C'est peut-être d'ailleurs la difficulté de traitement de cette quasi-instantanéité qui a longtemps fait croire à la nécessité d'un matériau complet donné d'emblée et à l'idée que la compréhension est donnée avec le mot, comme si elle était emprisonnée dans sa gangue sonore. *La réduction, par SW, de l'arsenal du communicateur, à la seule application du principe de*

pertinence marque leur volonté de fournir une explication plus plausible à cette rapidité. Pour SW, ce n'est plus le mot qui est plein "à ras-bord", mais le système cognitif des participants à l'échange qui agit vite. SW déplacent le sens du mot à l'homme. En équipant leurs communicateurs du seul principe de pertinence, ils en font des troupes légères là où Grice et Lewis leur enfilait des armures de maximes conversationnelles ou de savoir mutuel des conventions.

Le processus inférentiel

Etienne: Je vais à la bibliothèque

Arianne: Reporte un peu SW. Ah oui, j'y pense, tu devras payer une amende.

Etienne: OK

Dans un dialogue tel que celui-là, on s'aperçoit vite que les éléments explicites sont loin de charrier tous les éléments de leur sens. Lorsqu'on en fait le listing approximatif, on se rend compte que le nombre d'éléments requis par la compréhension d'un tel message est très grand. Ainsi, Arianne fait le rapport avec la bibliothèque et son livre qui doit y être rendu. Elle songe à la date du jour et voit qu'il y a du retard, ce qui lui fait signaler l'amende. Elle se dit aussi qu'il s'agit d'une économie en temps et trajet de le faire reporter par Etienne. Ce dernier doit voir que SW désigne un livre, soit parce qu'il l'a vu traîner sur la table ces jours derniers, soit parce qu'il se dit que dans le contexte, seule la référence à un livre a du sens. (SW n'est ni un voisin invité à dîner et qu'il faudrait quérir sur le chemin de la bibliothèque ni le nom du chien qu'il faudrait aller rechercher à la fourrière non sans payer une amende pour l'absence de collier). Etienne peut aussi supposer en l'absence de précisions supplémentaires que le livre doit se trouver à sa place habituelle. Il peut également supputer que Arianne attend, de sa part, la confirmation qu'il est prêt à lui rendre ce service. Inutile de souligner que toutes ces informations extra-linguistiques rameutées autour de l'interaction sont complètement ignorées par le modèle du code qui se contente de considérer que tout est livré avec les mots.

Une autre constatation est que si l'énoncé arrive incomplet, c'est à l'auditeur d'en assurer la reconstitution et d'en établir les liens logiques avec l'ensemble de la conversation. Travail

d'autant plus exigeant que l'interlocuteur procède par raccourcis. Il le fait tellement dans ce cas-ci que, pour un observateur extérieur, ces quelques phrases apparaîtront quasi incompréhensibles. Elles ne se réduisent pas pourtant à un pur jeu de sons enchaînés et abscons. Mais il faut voir qu'elles ne prennent sens que grâce à l'auditeur qui les fait signifier par des enrichissements en contextes, des adjonctions d'éléments, des déductions, ses suppositions osées, des interprétations. *Lorsqu'on prend en compte ces tâches inférentielles, le sens n'apparaît plus comme une simple transmission mais comme une véritable construction interprétative appelant des choix et des activations de réseaux cognitifs.*

Bien entendu, on peut penser qu'une partie de ces informations extra linguistiques, dont la consultation est nécessaire pour donner un sens (un contexte) à l'énoncé, a déjà été effectuée. Par exemple, le comptage du nombre de jours de retard peut être d'ores et déjà en stock et être ressorti, tout prêt, au moment opportun. Néanmoins, quelle que soit la quantité de matériau pré-computé, il subsiste toujours un irréductible noyau d'activation d'adresses encyclopédiques à faire en situation. Ne pas intégrer cet élément dans l'explication de la communication revient à admettre l'hypothèse qu'un mot est la somme de ses usages et que, par conséquent, le mot bibliothèque comprend dans son sens celui de SW. Cela revient à en revenir à une façon de codage.

Les auteurs refusent de considérer que la réussite de ce dialogue, et donc l'assignation de références correctes et communes, peut s'expliquer par la transmission d'un sens en kit livrant énoncé et compréhension immédiate. Ils seront davantage d'avis que SW est une extension cognitive occasionnelle du mot "bibliothèque". Ce rapport est établi sur la base d'un calcul de pertinence. C'est par ce biais qu'ils tentent de délaisser l'immanence au profit de la circonstance, le décodage de la référence au profit de la construction instantanée de celle-ci. Par une procédure d'inférence, dont il paraît difficile de nier le rôle dans tout processus de compréhension, l'interlocuteur est censé trouver en lui les divers matériaux de soutènement de l'énonciation. Pour SW cette activation d'éléments cognitifs opportuns paraît une alternative au modèle du "télégraphe". Ils voient la possibilité de commencer à parler de processus inférentiels à côté des traditionnels processus de codage-décodage.

X " It is true that a language is a code which pairs phonetic and semantic representations of sentences. However, there is a gap between the semantic representations of sentences and the thoughts actually communicated by utterances. This gap is filled not by more coding but by inference ". (SW, p. 9)

Le processus inférentiel tâche de suppléer aux déficiences du premier modèle et de proposer de nouvelles bases plus souples à la construction du sens. *Dans ce paradigme, est mise en évidence l'activité du récepteur qui travaille le sens. De "donné", ce dernier passe au statut de "construit". Les auteurs font une place aux appareils cognitifs des individus. Ils les requièrent au service de la compréhension de l'autre.*

"Verbal communication involves both code and inferential mechanisms. Coded communication is only a means of strengthening ostensive inference communication". (SW, p. 63)

Comme on le voit, ces procédures inférentielles ne sont pas destinés à remplacer les mécanismes de codage mais appelés à les seconder. Pour SW, il faut arriver à réaliser une synthèse acceptable de ces deux logiques radicales et, pour cela, il faut rendre, à l'inférence, la place qui lui revient.

X "According to the inferential model communication is achieved by producing and interpreting evidences". (SW, p. 2)

Tout en proposant une alternative explicative au modèle du code, le processus inférentiel donne sa part à l'intention de communication

" The principle of relevance makes manifest the intention behind the ostention." (SW, p. ZZ)

Comment cela survient-il effectivement ? Par le recours à des processus d'inférences qui tâchent de circonscrire le point de l'énonciation. Ainsi:

X " the inference model is achieved by the communicator providing evidence of his intention and audience inferring this intention from evidence". (SW, p. 24)

Tâchons de voir comment est conceptualisée une conversation lorsque les protagonistes se font partenaires, lorsque l'interprétation remplace la traduction, lorsque les décodeurs deviennent des traceurs d'inférence.

X "Inferential communication and ostention are one and the same process, but seen from two different points of view : that of the communicator who is involved in ostention and that of the audience who is involved in inference". (SW, p. 54)

Ostention

↓
Toute communication intentionnelle est un cas d'ostention et ce qui concerne le locuteur se résume à ce concept. L'information, si elle veut être prise en charge par un système cognitif doit se donner à lui d'une manière manifeste.

"To be manifest is to be perceptible or inferable". (SW, p.39)

"An individual's cognitive environment is the set of all facts which are manifest to him". (SW, p. 151)

Quelque chose est manifeste pour quelqu'un à un moment donné si cet individu est capable de se représenter la chose comme vrai ou probablement vrai. Dans un élargissement de la réflexion Searlienne, SW notent :

"what visible phenomena are for visual cognition, manifest facts are for conceptual cognition. An individual's cognitive environment is the set of all facts that he can perceive or infer: all the facts that are manifest to him. An individual's cognitive environment is a function of his physical environment and his cognitive abilities. It consists of not only all the facts that he is aware of but also all the facts that he is capable of becoming aware of in his physical environment". (SW, p. 39)

Il faut voir le système cognitif d'un individu comme un paysage d'hypothèses, un stock de contextes potentiellement activables et plus ou moins accessibles. C'est dans un de ces contextes que le locuteur veut voir son énonciation traitée par l'auditeur. Cela n'a une chance d'arriver que si son message est perçu comme un stimulus ostensif réclamant une attention. Ce réquisit de visibilité ne constitue que la première étape du mécanisme ostensif. Par delà le son émis qui confère une visibilité

"physique" au message, le locuteur doit aussi veiller à rendre manifeste l'intention qui le sous-tend.

"The existence of ostention is beyond doubt. What is puzzling is how it works. Any perceptible behaviour makes manifest indefinitely many assumptions. How is the audience of an act of ostention to discover which of them have been intentionally made manifest ? " (1). (SW, p. 49)

*recif
miller
1999*

A tout le moins, le locuteur devra veiller à ce qu'y figure dans son acte d'ostention suffisamment d'éléments-repères qui permettront à l'auditeur d'élaguer les contextes parasites et d'atteindre ceux qui séent, c'est à dire, ceux dans lesquels, l'énonciation sera immergée avec le plus de profit. Puisque tout n'est pas contenu dans l'énoncé, c'est en soi que l'auditeur doit reconstituer l'intention de son partenaire. Le locuteur est sensé aider son partenaire à opérer son choix parmi les contextes dans lesquels son message est traitable. Pour ce faire, il dispose des indices dans son énoncé. Dès lors, celui-ci n'a plus le statut de message immanent mais bien une fonction de stimulus, qui attire l'attention et sert de base au mouvement d'interprétation et de complétisation. Il n'est plus qu'une matière brute qui fait office de déclic à la recherche de sens. Une fois le stimulus rendu (mutuellement) manifeste, le message devient l'affaire de l'auditeur.

On assiste aussi dans la conception inférentielle de SW à un bizarre effet boomerang puisque le déclencheur est aussi ce qui est au terme du processus (2). **Le stimulus est la base d'une explication qui lui donne sens en retour.** Tout ce que doit faire l'émetteur, c'est veiller à garantir son message d'une pertinence que l'auditeur aura à coeur de confirmer.

"Just as an assumption comes with a tacit guarantee of truth, so ostention comes with a tacit guarantee of relevance". (SW, p. 49)

(1) Un événement peut être manifeste sans qu'il ait pour la cause ce caractère ostentatoire mais dans ce cas, on ne parlera pas de communication intentionnelle.

(2) On trouve chez Lewis une version de ces phénomènes bouclés sur eux-mêmes et caractérisés par une espérance ou une supputation qui engendre sa réalisation concrète : "In general, each may do his part of one of the possible coordination equilibria because he expects the others to do theirs, thereby reaching that equilibrium". (Lewis, p. 25)

"Principle of relevance : every act of ostensive communication communicates the presumption of its own optimal relevance". (SW, p. 158)

Pertinence

"As long as speakers systematically observe the standards [of relevance], and hearers expect them to, a whole range of linguistically possible interpretations for any given utterance can be inferentially dismissed, and the task of communication and comprehension becomes accordingly easier". (SW, p. 14)

C'est le principe de pertinence qui, chez SW, guide les mécanismes d'inférence qui opèrent la désambiguation des termes, l'élimination des sens peu probables, la complétisation de l'énoncé. La matière verbale ou gestuelle doit être considérée comme l'indice ostentatoire de l'intention du locuteur. La personne qui réceptionne un message mobilise des ressources, adjoint des éléments de manière à pouvoir lui conférer une pertinence. Les auditeurs de SW ont pour principe de conférer à priori un label de pertinence à toute énonciation. En conséquence, ils vont chercher à le confirmer, à conformer la proposition de l'autre au principe. Sur la base d'un "chèque en blanc" sur la pertinence, l'auditeur se lance systématiquement dans une adjonction d'éléments extra-linguistiques et dans une mise au service de la parole de l'autre de ses propres mécanismes cognitifs. Par des procédures inférentielles, l'auditeur construit le contexte dans lequel il est possible au message d'acquérir son caractère de pertinence. Toute énonciation crée une attente de pertinence qui déclenche chez l'auditeur une quête de ce que l'émetteur a cru voir d'intéressant à lui signaler. C'est par ce mécanisme qu'il nous est donné de connaître les pensées les uns des autres.

C'est un renversement conceptuel. La plupart des théoriciens de la communication considèrent le contexte d'interprétation comme une donnée qui attribue des valeurs aux divers éléments de l'interaction. Il joue le rôle de grille interprétative et les éléments reçoivent de lui leur pertinence. *Pour SW au contraire, c'est la pertinence des éléments qui est donnée d'emblée et c'est le contexte cognitif qui a le statut de variable.*

Schématiquement, on pourrait résumer une transaction verbale à ceci: "Voilà, il me dit cela. Qu'a-t-il bien voulu signifier par

là ? J'observe les contextes d'interprétation qui peuvent donner sens à sa phrase et sélectionne celui où elle produit le plus d'effets. Ce résultat doit correspondre à ce qu'il voulait me communiquer puisqu'il sait que c'est une caractéristique partagée par l'espèce humaine de dévouer leurs ressources cognitives à ce qui leur paraît le plus pertinent et qu'il a tenu compte de cela dans sa transmission d'information".

On le voit : le communicateur ne se livre pas à l'enrichissement de l'énoncé d'autrui de manière désintéressée. Il n'a pas besoin de déployer une sorte d'altruisme communicationnel, au contraire de l'interlocuteur Gricéen. Le sens apparaît chez SW comme une denrée délectable, comme une richesse à s'approprier. C'est l'intérêt personnel de l'auditeur qui guide le processus et non plus une volonté généreuse de compléter l'énoncé comme chez Grice. Le communicateur, tel que le conçoivent SW, butine l'énoncé pour en tirer le nectar cognitif des implications les plus pertinentes.

"All human behaviour is relevance oriented. Cognitive efficiency consists in improving one's knowledge of the world as much as possible, given the available resources. [...] The greater multiplication effect, the greater the relevance. An individual's particular cognitive goal at a given moment is always an instance of a more general goal: maximising the relevance of the information processed". (SW, p. 47)

Sources d'information et types d'implications

Pour SW, le but de tout système cognitif à long terme consiste en l'amélioration de son savoir général sur le monde en tenant compte des ressources disponibles. SW s'interrogent ensuite sur la manière dont cet objectif global prend forme au jour le jour dans des transactions quotidiennes.

Les informations traitables par le système cognitif peuvent être issues de quatre sources :

1) la perception : je vois que le chat va renverser le bocal du poisson

2) la mémoire encyclopédique (il s'agit d'une mémoire imaginative puisqu'elle combine des informations acquises antérieurement de manière à construire, tournée vers le futur, des anticipations et

des scénarios) : le bocal va exploser, le poisson va crever, je vais devoir tout ramasser

3) l'information nouvelle qui dérive de la computation logique elle-même: tout cela empaqueté, il me reste à jeter ma pantoufle en direction du chat pour le faire déguerpir. La combinaison simultanée de l'ancien et du neuf appelle cette réaction adaptée.

4) la dernière source possible, procède du décodage linguistique proprement dit.

X La pertinence est un concept un concept construit et un concept mesurable. Construit, il l'est par une série de procédures déductives et de mécanismes d'inférence (dont on ne sait d'ailleurs pas s'ils sont communs à l'ensemble des communicateurs ou s'ils relèvent davantage de l'idiosyncrasie). Mesurable, il l'est en termes d'effets cognitifs ou plutôt d'implications contextuelles

Les implications possibles sont regroupables en trois catégories: SW repèrent trois types d'implications :

1) *les implications triviales qui ne sont même pas computées par le système cognitif.* Par exemple, il est assez rare de dépenser de l'énergie cognitive à se demander si notre interlocuteur est un être humain)

2) *les implications analytiques qui s'attachent au sens littéral de l'énoncé.* En effet, pour SW, aucune communication n'est purement inférentielle et il subsiste à côté des procédures inférentielles un phénomène de codage.

"We regard verbal communication, then, as involving two types of communication process : one based on coding and decoding, the other on ostention and inference. [...] The semantic representation recovered by decoding are useful only as a source of hypotheses and evidence for the second communication process, the inferential one". (SW, p. 176)

3) *les implications synthétiques qui ont moins à voir avec la saisie de l'énoncé, qu'avec son exploitation cognitive.* Aucune de ces implication n'est intrinsèque à aucun des éléments de la proposition. C'est en quelque sorte du sens importé ou créé dans l'instant et qui n'est assuré d'aucune pérennité.

Toute énonciation est jetée "en pâture" à un appareil inférentiel qui fait, de l'échange verbal, une combinaison d'informations nouvelles venant d'autrui et d'informations anciennes en provenance de la mémoire (1). La combinaison adéquate se faisant quasi simultanément. Nous immergeons donc un type de ressource dans un autre en vue de l'obtention d'un sens et d'une correcte coordination dans l'échange, c'est-à-dire, en vue de fournir des réponses adaptées à ce que l'autre est susceptible d'attendre. Ce travail vise à faire atteindre aux deux partenaires de l'échange un niveau de similitude cognitive suffisant pour assurer la poursuite de la communication.

"However, people may come to have different beliefs on the basis of the same environment. The aim of communication in general is to increase the mutuality of cognitive environments rather than guarantee an impossible duplication of thoughts". (SW, p. 200)

La sélection de l'interprétation pertinente

Dans le schéma de SW, l'interprétation adéquate s'identifie précisément à l'interprétation la plus pertinente.

"It would be quite extraordinary for the various linguistically and referentially possible interpretation [of any sentence] to be equally consistent with the principle of relevance". (SW, p. 175)

C'est la recherche de la pertinence cognitive maximale qui préside à la désambiguation des termes et au choix du contexte. Ce qui permet à SW de fonder les coordinations verbales, c'est la supputation qu'il existe une coïncidence entre les implications tirées à son avantage et les besoins de la communication, entre une démarche individuelle et la participation à un dialogue. Il peut arriver que deux interprétations soient aussi pertinentes l'une que l'autre et entrent en concurrence. Si l'on reprend l'exemple de Grice au sujet des deux personnes qui discutent à propos de leur ami commun C et de son travail à la banque, comme souvent, deux hypothèses se présentent : l'une immédiate, l'autre complexe. On peut penser à un sens littéral : B aurait décidé, assez mal à propos il est vrai, de faire un commentaire sur l'état du casier judiciaire de P, vierge, en l'occurrence, de tout séjour

(1) On pourrait donc aisément donner sa place, dans ce modèle, à la coordination par précédent, si bien souligné par Lewis.

en prison. A côté de cela une autre interprétation est possible, une interprétation qui ferait intervenir l'implicite, dans laquelle le sens ne serait pas ce qui est dit mais ce qui est suggéré. Pour départager les interprétations, Grice disait qu'on choisissait la seconde solution, la seconde intention de communication, parce que le respect du principe ne pouvait pas être confirmé au niveau du message explicite. Pour SW, si la seconde intention est choisie, c'est parce qu'elle s'avère plus féconde que la première en implications cognitives (1).

Pour les implications synthétiques, l'effort cognitif s'arrête aux contextes pertinents les plus immédiatement accessibles. Dans notre exemple, l'information d'Etienne : "je me rends à la bibliothèque" trouve d'abord ses implications, chez Ariane, au niveau du report de son livre. Rien n'empêche Ariane de passer ensuite, en revue au prix d'une allocation d'effort cognitif supplémentaire, le contenu du frigo, sachant que Etienne passera à proximité d'une épicerie et qu'il sera en mesure de rapporter ce qui manque en faisant un arrêt sur le chemin de la bibliothèque. *Vue de cette manière, la recherche de la pertinence d'un énoncé commence à prendre l'allure d'une fonction effort-récompense. Il se met en place un ordre partiel qui guide les extensions de contexte et donc les possibles multiplications d'effets mais avec, à chaque fois, des coûts d'accession énoncés en termes d'efforts cognitifs.*

Deux guides pour l'interprétation inférentielle

"Each new utterance, while drawing on the same grammar and the same inferential abilities as previous utterances, requires a rather different context. A central problem for pragmatic theory is to describe how, for any given utterance, the hearer finds a context which enables him to understand it adequately". (SW, p. 16)

Si toutes les ressources de la mémoire encyclopédique sont potentiellement concernées, puisque tout est d'une certaine manière en relation avec tout, il est un fait que nous n'en compulsions pas l'entièreté dans chacun de nos échanges. Comment s'effectuent les

(1) Dans le cas où deux formulations de la même information pertinente sont en lice, SW précisent que les communicateurs adopteront la moins bavarde car c'est elle qui met le moins l'appareil cognitif à contribution.

choix dans ce "paysage d'hypothèses cognitives", dans "cette palette de liens possibles" ? Quelle est la part que prennent émetteur et récepteur dans la co-construction du sens ? Quels principes président au phénomène général de désambiguation ? En quoi consistent, dans un modèle inférentiel, les opérations du choix des contextes et d'enrichissement de l'énoncé verbal ?

"Our answer is that selection of a particular context is determined by the search for relevance". (SW, p. 141)

Premièrement, le choix des contextes, dans lesquels peuvent être tirées ces implications, n'est pas illimité mais restreint par l'énoncé de départ.

"Contexts are not fixed in advance but are chosen at least partly in function of the propositions being processed". (SW, p. 138)

Tout énoncé est déjà à lui seul une règle d'élimination de contextes. C'est la première restriction, évidente s'il en est.

Deuxièmement, on peut compter sur la restriction qui fait intervenir le principe de pertinence puisque :

"In processing a proposition in a context, the hearer would automatically derive its contextual implications in that context, on the basis of which the relevance of the proposition would be established". (SW, p. ZZ)

Le degré de la propriété psychologique de pertinence est mesuré non pas en termes absolus mais comparatifs. La sélection du contexte se fait par une mesure des effets contextuels que le comportement manifeste y suscite. Chez SW, tout communicateur veillera à mobiliser ses batteries cognitives autour des informations les plus susceptibles de créer les effets les plus grands. Ce principe général est applicable tant aux transactions les plus banales (demander son chemin) qu'aux transactions les plus rares (rédiger un mémoire). Puisque ce principe est valable pour tout être humain, il est normal d'en tenir compte pour moduler nos interrelations.

Constatant que les données susceptibles de servir de nutriment au système cognitif sont légions, l'individu se trouve confronté à un choix cruel. De plus, nous avons tous en nous des choses en

attente d'être poursuivies, ce que nous appellerions des trains de réflexions. Comment allouer au mieux l'énergie de nos batteries cognitives ? Quelles données privilégier ? Pourquoi choisir de lancer l'essuie plutôt que de continuer tranquillement sa vaisselle qui, à sa façon, est aussi une activité pertinente, digne d'être poursuivie ? Pourquoi travailler par inférence les conclusions de l'attitude du chat et pas celles des quelques taches au mur qui semblent comme autant d'invitations à repeindre la pièce entière (1) ? Quelle interprétation vais je favoriser ? quelle question vais je poser ? quelle attitude conversationnelle vais-je adopter ? quel sujet vais-je aborder ? dans quel sens vais-je infléchir le cours de la conversation ? On peut penser que pour SW ces interrogations doivent être résolues en se demandant à chaque alternative possible laquelle est la plus susceptible de susciter un maximum de pertinence et donc d'effets cognitifs. Dans ces conditions, la parole devient un stimulus, un camp de base pour le travail inférentiel interne.

"Our suggestion is, then, that the propositional form the hearer should be interested in recovering is the one that is consistent with the principle of relevance. The next question is, what general procedure might the hearer use to identify propositional forms which meet this criterion ? Here again, the outline of the answer is strongly suggested by the principle of relevance. At every stage of desambiguation, reference assignment and enrichment, the hearer should choose the solution involving the least effort, and should abandon this solution only if it fails to yield an interpretation consistent with the principle of relevance". (SW, p. 185)

La manifesteté mutuelle

Avec son réquisit d'identité des conventions, Lewis reste encore ancré dans le modèle du code. Quant à Grice, il suppose, d'emblée, la connaissance et l'acceptation du principe de coopération. Il estime en outre les interlocuteurs capables de coordonner leurs interventions respectives par rapport à un "shared goal of conversation".

(1) Un avantage du schéma de SW (contrairement à Grice vu que celui-ci ne se place que dans une perspective de coordination verbale et contrairement à Lewis puisqu'il arrive rarement qu'on établisse des conventions avec un chat) est de prétendre à la validité dans l'exemple, tout comme en situation verbale, et cela, par le recours à un principe de pertinence qui permet d'expliquer le choix de tel acte ou de tel geste.

Pour SW, ces modèles sont trop exigeants et réclament trop de common knowledge qu'il est impossible de garantir. A l'identité préalable des représentations propre au common knowledge et au modèle du code qu'il légitimise, SW substituent l'idée d'une construction de la représentation-référence d'autrui, à partir d'indices qu'il nous fournit hic et nunc. Ils substituent la manifesteté mutuelle. Il ne s'agit pas d'évacuer toute notion de codage automatique puisque dans l'utilisation de n'importe quel mot, nous exportons bien un noyau central minimal de sens, mais il s'agit de rendre mieux compte de tout ce qui s'articule autour de lui, en périphérie cognitive, et d'intégrer dans l'explication le rôle important de l'information non linguistique qui soutient toute énonciation. Cette information non linguistique peut faire intervenir du contexte situationnel ou du contexte cognitif.

"Ostensive behaviour provides evidence of one's thoughts. It succeeds in doing so because it implies a guarantee of relevance. It implies such a guarantee because humans automatically turn their attention to what seems more relevant to them. The main thesis of this book is that an act of ostention carries a guarantee of relevance, and that this fact - which we will call the principle of relevance - makes manifest the intention behind the ostention. We believe that it is this principle of relevance that is needed to make the inferential model of communication explanatory". (SW, p. 50)

Ce principe de pertinence fournit au modèle inférentiel ce qui lui permet de ne plus être uniquement descriptif. Le principe de pertinence est en mesure de décrire et d'expliquer le fonctionnement et les succès des mécanismes inférentiels. De plus il se démarque beaucoup d'une hypothèse de common knowledge. Avec celui-ci on ne peut se coordonner que sur des conventions existant pareillement chez les deux individus (ce qui semble exiger une vérification préalable). Toute chose est dans la tête avant tout engagement. L'intersection est déjà là ou n'arrive jamais... SW ambitionnent de se passer de cet encombrant prérequis ineffectif en construisant le concept de manifesteté mutuelle.

Dans ce but, ils conçoivent l'échange verbal comme la création volontariste d'une intersection cognitive, permise par les principes de pertinence et la manifesteté mutuelle. Ils réduisent la portée de l'action du common knowledge au niveau de la seule

implication analytique. Pour le reste et notamment la mise en contexte, c'est l'énonciation elle-même qui le fournit. Je peux dire: "cette chambre aurait besoin d'un coup de pinceau" et laisser à mon interlocuteur le soin de confirmer le bien-fondé de mes dires pour lui-même. *Par mon comportement énonciatif, je rends mutuellement manifeste certains traits, certaines références à l'environnement physique ou cognitif, qui permettent de contextualiser l'énoncé.* Si je dis à mon ami : "Fais attention, il y a une porte vitrée", mon énonciation vise à rendre mutuellement manifeste certaines caractéristiques du milieu physique. Je tente d'activer certaines adresses encyclopédiques liées à l'énonciation et que je crois susceptible de lui être utile. Le même schéma est valable pour ce contexte plus prosaïque de terrasse de café. Ici, l'énonciation attire l'attention sur un contexte qui n'est plus physique mais sémantique. "Je prends la même chose que Paulette" signale que le contexte dans lequel cette énonciation doit être traitée pour fournir un effet contextuel est celui de la conversation qui la précède directement. *Ainsi, à l'hypothèse du common knowledge devenue superflue se substitue celle d'un environnement mutuellement partagé ou manifeste dont la teneur est indiquée par le comportement ostentatoire. Une des caractéristiques de cet environnement est précisément qu'il est mutuellement manifeste.*

"The detour via mutual knowledge is superfluous : cognitive environments provide all the information needed for communication and comprehension". (SW, p. 45)

Cette façon d'envisager la communication délaisse aussi l'idée de symétrie propre au modèle du code où l'on renverse simplement le schéma. Ici, la contribution respective des interlocuteurs en présence n'est pas identique. *La coordination est de type asymétrique.* Le leadership étant clairement assuré par l'émetteur qui rend mutuellement manifeste à l'auditeur les éléments utiles à la compréhension de son intention de communication.

Critiques et commentaires

En dépit de l'admiration que nous portons au travail de SW, nous nous permettrons à présent une brève critique de leur modèle. En fait de critique, il s'agit davantage de souligner ce qui nous semble être des unilatéralités de leurs propositions. Celles-ci

sont autant de pistes qui restent ouvertes à la réflexion. Nous présenterons d'abord deux critiques personnelles puis celle de P.Livet qui cherche à dépister les questions philosophiques que soulève ce modèle pragmatique.

1) Le premier commentaire porte sur une ambiguïté du modèle (1). ***A bien des endroits, on sent SW écartelés entre les deux façons qu'ils nous donnent d'appréhender la propriété de pertinence.*** Comme Janus, ce concept présente toujours deux faces. Il peut être approché en termes d'implications contextuelles. Plus celles-ci s'avèreront nombreuses ou intenses, plus la pertinence gagnera en densité. Il peut aussi être appréhendé en termes d'efforts accomplis et de procédures cognitives mobilisées en vue de la recherche de pertinence dans des contextes de plus en plus élargis.

Implications cognitives et efforts cognitifs... Sont-ce les deux faces du même principe ou bien deux types de pertinence qui se concurrencent mutuellement ? Pour éviter d'incessants tiraillements entre ces deux forces explicatives, faudra-t-il fonder un autre principe, une espèce d'échelle de pertinence des critères de pertinence, qui nous indiquera quand il faut privilégier un des déterminants sur l'autre. Evidemment, on peut dire que, cuisiniers aguerris du langage, la force de l'habitude nous permet de doser correctement nos assaisonnements. Cela est sans doute vrai pour une bonne part de nos échanges mais cette explication, fondée sur l'entraînement, manque de sel. Avoir une bonne stratégie est une chose, savoir pourquoi elle marche en est une autre. Les auteurs se font hésitants à s'engager dans la résolution détaillée de ce dilemme quasi-permanent. Ils s'efforcent de maintenir le modèle sur un équilibre de bon ton. ***Admettre la difficulté de pesée, ce serait ouvrir la voie à une dissociation des principes régulateurs de la pertinence, admettre l'établissement de plusieurs catégories de pertinence ou d'une double pertinence: celle relevant de l'économie cognitive, l'autre de la richesse des implications, l'immédiate et celle de longue haleine, la pragmatique et la philosophique, la médiatique et la sage, l'idiosyncrassique et l'universelle, l'active et la réflexive. Les unes faisant feu du principe d'économie cognitive, les autres faisant fi de l'effort à fournir.***

(1) Le dilemme qu'elle engendre fait d'ailleurs songer aux hésitations de Lewis vis à vis des interventions respectives des bases de common knowledge du précédent ou de la salience.

"Relevance :

Extent condition 1 : an assumption is relevant in a context to the extent that its contextual effects in this context are large.

Extent condition 2 : an assumption is relevant in a context to the extent that the effort required to process it is small". (SW, p. 125)

On peut donner bien des exemples dans lesquels les deux déterminants de la pertinence entrent en lice pour présider les processus cognitifs. Lorsque l'urgence fait pression, la rapidité l'économie d'effort paraissent s'imposer. Dans ce cas, ne risque-t-on pas de négliger certaines conséquences de l'action entreprise, parce que leur calcul fait intervenir des contextes cognitifs dont l'accession réclame trop d'efforts ? Dans la démarche scientifique, une petite progression de la théorie ne paraît-elle pas toujours, relativement, dérisoire par rapport aux investissements cognitifs qu'elle a réclamés et aux effets contextuels qu'elle suscitera ? Ou bien, en raisonnant à l'inverse, ne doit-on pas reconnaître que les effets contextuels sont toujours d'autant plus grands qu'on a élargi les horizons de sa réflexion, qu'on a privilégié l'extension de contexte, qu'on ne s'est pas arrêté à la première explication pertinente venue mais qu'on a cherché les rapports avec d'autres lieux du mental, de la vie et du monde (1) ? Dans cette perspective, les questions les plus pertinentes ne sont-elles pas les insolubles, celles pour lesquelles on ne parvient pas à fixer un contexte univoque, et dont les effets cognitifs changeant égrèment les errances de l'esprit ? Existe-t-il un équilibre judicieux sur la

"relevance which is a function of effect and effort ?" (SW, p. 125)

La publicité, les slogans de type raciste ou autres ne sont-ils pas des outils redoutables pour provoquer des effets contextuels à un prix cognitif modique ? Ne nécessiteraient-ils pas un peu

(1) On pourrait voir les gens qu'on dit "butés" comme des personnes qui refusent de se laisser déplacer par les propositions d'autrui. Ils ne leur accordent aucune pertinence, de manière à ce qu'elles ne puissent pas créer en eux d'effets contextuels quelconques. Ils développent des critères de pertinence rigides, ne tolérant qu'un seul type d'effet contextuel: celui du renforcement de leurs idées.

d'élargissement cognitif, un dépassement du premier contexte pertinent qui n'est souvent pas celui du calme et de l'argumentation ?

Et puis, raisonner sur une base unique de productivité et d'efforts investis, n'est-ce pas là une conception du sens aux allures très mercantiles ? Ne faut-il pas voir là un emprunt de la communication aux théories économiques du marché (semblable à celui qu'avait fait le modèle du code ou du "télégraphe" aux ingénieurs de la Bell Company) ?

"It is extremely unlikely that the relative importance of effect and effort stays constant across all circumstances and individuals. For instance, changes in alertness may well alter one's willingness to incur a certain processing effort: at some times, the hope of achieving a given level of contextual effect will suffice, and at others, not. Then, some people are generally alert, and everything that is relevant at all will be more relevant for them than for duller people. Speakers who are not aware of their hearer's disposition in the matter risk asking them for too much effort or providing them with too few effects". (SW, p. 131)

L'idée est de se proportionner aux capacités inférentielles de l'interlocuteur, à la dose d'efforts qu'il est prêt à fournir, aux environnements cognitifs dans lesquels il est susceptible de travailler le sens de l'énoncé. Si l'on se jauge mal ces éléments, cela risque de se traduire par un "je ne vois pas ce que tu veux dire" ou un "je ne fais pas le rapport". De même, des choses pertinentes pour l'un risquent d'être des implications triviales pour l'autre. Les données que les agents sont capables de tirer d'un environnement physique ou cognitif sont fonction de leur savoir, de leur compétence, de leur culture.

"Expectations of relevance are not constant across individuals and circumstances". (SW, p. ZZ)

"There can be no *a priori* expectation of relevance for phenomena in general". (SW, p. 154))

Dans nos interactions, c'est rarement le feu d'artifice contextuel, l'embrasement cognitif. Il se présente parfois des cas où les efforts cognitifs sont plus grands que les effets

contextuels. Songeons aux situations où l'on a affaire à une mère-grand qui radote toujours les mêmes anecdotes, à un malade qui vous bassine avec les chroniques de ses opérations. La communication s'arrête-t-elle pour autant parce qu'elle n'est plus constituée pour l'un des interlocuteurs que d'évidences déjà présentes dans la mémoire encyclopédique. On peut sans doute partir en recherche de pertinence en égarant les yeux dans la chambre ou en s'évadant par l'intérieur. Mais, force nous est de reconnaître que, bien souvent, la vie, place les individus dans des circonstances où ils dépensent de l'énergie pour faire exister l'autre dans son discours, même si cela ne leur apporte rien, sauf peut-être, l'impression d'avoir fait leur "B.A". **Dans ce cas, le moins manifeste est aussi le plus pertinent pour l'explication ! Mais nous avons, alors, affaire à une autre forme de pertinence, davantage de l'ordre de la relation que de celui des mots, davantage de l'ordre d'un altruisme que de celui d'une exploitation maximale de la pertinence d'autrui ?** Dans ce cas,

"is the extra effort needed to process an utterance really wasted ? (SW, p. 183)

2) Pour charger l'énoncé de sa pertinence (et pour recouvrer simultanément l'intention qui l'a suscité), l'auditeur l'intègre au sein de l'environnement cognitif dans lequel il suscite le plus d'implications cognitives. Une fois ce contexte maximisateur sélectionné, l'auditeur peut légitimement considérer qu'il tient le sens que son interlocuteur cherchait à lui transmettre. En confirmant l'ostensivité du stimulus, il identifie l'intention de communication qui n'est autre que l'interprétation pertinente, maximisante.

La chose importante à remarquer est qu'il existe chez SW un optimum de pertinence (1), qui intéresse les deux tenants de l'échange. Le pré-requis de cette affirmation est le partage d'un même principe opérant de pertinence. Ces hypothèses d'un équilibre unique et d'une universalité des calculs de pertinence laissent

(1) Le modèle de Lewis repose pareillement sur la possibilité de s'accorder sur un équilibre unique. "They try for a coordination that is somehow salient : one that stands out from the rest by its uniqueness in some conspicuous respect. It does not have to be uniquely good; indeed it could be uniquely bad. It merely has to be unique in some way the subjects will notice, expect each other to notice, and so on". (Lewis, p. 35)

perplexe. Elles évacuent la nécessité de rechercher des procédures de traitement de l'ambiguïté, des interprétations concurrentes, des divergences de calcul de pertinence chez les interlocuteurs.

Pour prévenir au maximum ces accidents (1), SW estiment qu'il revient au locuteur de dispenser d'une manière mutuellement manifeste les éléments nécessaires à la compréhension de son message. (Mais, dans le cas où l'on accepte l'idée de calculs de pertinence à géométrie variable; si, donc, on renonce à l'hypothèse d'un équilibre unique, il y a un risque inexpugnable de divergence dans le calcul de pertinence. Le système est dans ce cas soumis à rude secousse).

"Le communicateur doit donc anticiper ce qui pour le destinataire sera jugé pertinent. Il doit donc aussi anticiper ce que le destinataire jugera que lui, communicateur, a pu juger pertinent". (Livet, p. 55)

*Ne retrouve-t-on pas alors les anticipations entrecroisées à l'infini du savoir mutuel ? On peut espérer que la contrainte de minimiser l'effort cognitif va stopper cette régression à l'infini. Mais à quel niveau ? Il faudrait non seulement connaître l'échelle de pertinence d'autrui mais aussi son endurance à l'effort cognitif. **Poussé plus avant, le schéma de SW qui avait la prétention de simultaniser les matériaux de l'échange retombe dans la nécessité de contrôler ces deux facteurs d'effort et de pertinence préalablement à l'échange.***

Et si l'on désire éviter ce lourd contrôle, il faut de nouveau supposer cela acquis en recourant aux empilements de savoir mutuel, hypothèse plausible mais invérifiable. En réponse à cela, SW brandissent l'idée de manifesteté mutuelle. Dans ce concept, on voit néanmoins ressurgir le besoin d'un savoir mutuel. En effet, même la chose qui paraît le plus manifeste : l'identité du partenaire s'avère d'emblée parfaitement problématique. Est-il rationnel ? Partage-t-il la même définition de la rationalité que son vis-à-vis ? A côté des inférences logiques, SW insistent sur un type d'inférences non logiques. On est encore moins assuré que les mécanismes de ces dernières soient semblables chez les deux communicateurs.

(1) Pour SW, il s'agit toujours de parer à l'erreur alors que Livet prend le parti, plus raisonnable, de s'habituer à vivre avec. Il présente même des manières d'en tirer parti.

Bref, submergé par une série de données invérifiables relatives à autrui et à sa manière de traiter un geste ostensif, on se trouve écartelé. Soit, on est tenté par une nouvelle version de la théorie du codage, en affirmant que tout geste ostensif est porteur de sa propre pertinence, soit, on reconnaît que la communication est faillible, que les attributions de pertinence sont variables, que la manifesteté mutuelle ne fait rien de plus qu'attirer, sur un signe de communication, l'attention d'un processus inférentiel dont on ne connaît ni le mode d'utilisation par l'autre, ni le résultat. Dans ce cas, ce que le modèle ouvre comme béances théoriques noie les apports qu'il prétend fournir.

"La théorie de SW donne l'impression que la communication est par un côté un pari indéfini, dont on ne sait pas quelles sont les conditions d'échec, et par un autre processus, où, en utilisant un nombre de coups limité, on pourra toujours gagner quelque chose, puisqu'il y aura toujours une information plus ou moins pertinente. C'est se donner trop de facilités, semble-t-il. Il faut au moins définir à quelles conditions on peut penser que le pari est perdu, quitte à le refaire, pourquoi on pense qu'on n'a pas vraiment gagné, et qu'est ce qui nous autorise à relancer le pari, et à trouver une relance rationnelle". (Livet, p. ZZ)
 Le "improved inferential model" qu'ils proposent ne renoue-t-il pas avec le modèle du code caractérisé par la possibilité de coïncidence ? " (Livet, p. 58)

Sperber-Wilson radicalisent le procédé de co-construction en étudiant les processus d'inférence et en mettant en évidence un principe de pertinence qu'ils développent abondamment. Toutefois, chez eux aussi, l'analyse reste centrée autour du mythe de la réplique du message dans des termes identiques, chez les deux interlocuteurs. L'ambiguïté reste soluble par des stratégies perfectionnées d'inférence, de déductions à caractère logique.

"The task is of course to identify the *right* propositional form, and the right propositional form is the one intended by the speaker". (SW, p. 183)

En définitive, la coïncidence du message émis et du message reçu reste envisageable dans la plupart des cas. Il reste une place pour un référent commun. Sperber et Wilson sont encore trop "cartésiens". Pour eux, après la descente de quelques "cascades logiques", relatives aux intentions qui gisent sous les propos,

il est possible de retrouver l'idée claire et distincte, de réaliser la réplique. P.Livet, lui, va poser, d'entrée de jeu, l'impossibilité de cette réplique des représentations, ou en tout cas l'impossibilité de vérifier positivement sa réussite.

C H A P I T R E V

Livet et le principe de tolérance mutuelle

Si nos conversations paraissent coordonnées, c'est, sans doute, parce qu'elles respectent des règles suffisamment partagées qui font naturellement écarter aux acteurs les déclarations qui auraient pour effet de remettre en question l'existence et la définition de la conversation elle-même. D'autre part, il semble intenable de soutenir que l'énonciation est régie par une convention jusque dans le moindre mot qu'elle contient. Il est difficile d'imaginer les partenaires de la situation sauter d'une convention, ou d'une représentation, ou d'une intention, à une autre au fur et à mesure que l'échange se déroule, comme on sauterait d'une pierre sur l'autre pour traverser un ruisseau sans se mouiller. On ne peut retirer aux situations un caractère de nouveauté minimale qui rend problématique leur traitement par convention. Ajoutons qu'une chose de particulièrement remarquable dans une conversation est la capacité humaine à faire face, par des stratégies innovatrices d'ajustement et d'adaptation à autrui, à cet imprévu qui peut toujours survenir. Il convient donc, non seulement, d'étudier la conversation dans ses périodes de calme plat mais aussi dans ses séquences houleuses, dans ses tronçons de trafic verbal fluide comme dans ses carambolages. Dans ce dernier cas, un trait important est la capacité des participants à improviser une règle qui pallie à l'accident imprévu et permette aux communicateurs d'y remédier. Il faudrait donc un modèle de coordination suffisamment robuste pour témoigner de cet aspect des choses : la présence constante de l'erreur et la présence tout aussi constante de l'invention d'une correction. Ce modèle ne devrait pas non plus être trop lâche, de façon à pouvoir rendre compte du caractère coordonné et rationnel qui caractérise les échanges, même mouvementés.

C'est à fournir un modèle de ce type que s'est attaché P.Livet. Ses propositions d'inspiration poppérienne partent de la constatation que personne ne peut savoir ou même supposer à l'avance, ni comment un communicateur désire qu'on comprenne son message, ni comment l'auditeur interprétera la situation et les règles qui vont, ou non, présider à sa structuration. L'originalité de la démarche de Livet réside dans sa tentative de modélisation de l'incertitude inhérente à toute démarche interprétative et dans une volonté de fonder une possibilité de compréhension et de coordination malgré, et même, pour ainsi dire,

grâce à cette incertitude et ce risque d'échec qui menace constamment démarche d'interlocution. Il désire montrer que les acteurs profitent constamment d'une possible "falsification des termes de l'échange" pour en assurer le fonctionnement (et non la réussite qui, selon lui, reste invérifiable).

Ses propositions théoriques viennent aussi à la rescousse des modèles fondés sur les intentions de communication et sur leurs procédures de recouvrement. Ce concept constitue le point focal de sa critique. Tout en reconnaissant l'importance de cette notion, il faut parallèlement en souligner le caractère invérifiable, ineffectif.

"Dès que nous attribuons à autrui une intention, dès que nous voyons dans son comportement une action intentionnelle, nous introduisons de l'interprétation, nous prolongeons des indices effectifs vers de l'ineffectif. [...] L'ineffectif est déjà présent dans des tâches descriptives, quand nous voulons interpréter des faits". (Livet, p. 9)

Tous les modèles vus précédemment ont l'intention d'intégrer des données relatives aux caractéristiques individuelles mais se heurtent en finale à la question de leur interprétation. Le fond du problème est que tout comportement intentionnel peut véhiculer plusieurs hypothèses. L'interprétation reste toujours, en dernier ressort, ce que peut ou veut y voir l'interprète. A cela, il faut ajouter les risques liés aux possibles manipulations de l'intention de communication par le locuteur. Il peut en jouer pour pratiquer une conversation insincère, non ouverte.

Livet reconnaît ces difficultés mais refuse d'y remédier par les stratégies classiques d'instauration de règles et de normes supplémentaires à respecter scrupuleusement dans la construction de l'échange.

"Il est pourtant évident que tous les actes de langage, déclarations, promesses, ordres n'ont d'autres "intention" que de remédier à des incompréhensions, soupçons, évasions, confusions possibles. Ce qui empêche les philosophes de la pragmatique de prêter attention à cela, c'est qu'ils pensent que ce sont là des problèmes psychologiques. Que les individus soient insincères, confus, peu disposés à obéir, le philosophe n'a pas à s'en soucier parce que ce sont des caractéristiques empiriques propres à des psychologies individuelles. Le philosophe doit se placer dans le

cas idéal ou normal, qui suffit à ses analyses. C'est refuser de reconnaître que si nous sommes des êtres rationnels, nos activités de communication ne peuvent pas ne pas tenir compte de nos possibilités de défaillances". (Livet, p. 21)

Pour lui, cette stratégie qui prône un surcroît de règles est vouée à l'échec puisque, si elle résoud le problème à un niveau, elle le voit ressurgir à un autre: celui qui relève du partage des règles ou du respect de ces normes. A l'opposé, Livet prétend d'emblée que la présence de "ratés", dans l'application des règles, est normale et inévitable. Il est donc préférable d'étudier comment les communicateurs y remédient plutôt que de charger ceux-ci d'exigences sensées empêcher l'occurrence des échecs. Pour Livet, mieux vaut guérir que prévenir. Avant d'entamer l'exposition de sa théorie, il est intéressant d'observer comment cet auteur se positionne par rapport à ses prédécesseurs.

Livet et ses "prédécesseurs"

Pour ce qui est de Grice, il faut nous souvenir de ses divers niveaux d'intention. Lorsqu'on en reste à l'intention informative, le problème de l'interprète est de définir l'information dont l'indice est porteur et, pour le communicateur, il est de fournir cet indice. Les problèmes qui se posent sont donc d'une part comment bien interpréter et d'autre part comment disposer les indices de manière à ce que l'information soit le plus facilement accessible. Pour exister, l'intention de communication exige que le communicateur parvienne, non seulement, à communiquer une information, mais à susciter chez l'interprète la conscience qu'il avait l'intention de communiquer cette information. C'est la reconnaissance d'une intention communicative qui fait d'un événement quelconque un signe de communication. Mais des paradoxes ne manquent pas de se poser. L'interprète ne peut faire que spéculer sur la présence ou l'absence d'une intention et lorsqu'il lui semble en repérer une, il ne peut faire qu'un pari aléatoire sur son type. Mr X découvre un photo compromettante prise par Mr Y. Celui-ci l'a-t-il perdue ou l'a-t-il laissé traîner de telle manière qu'elle tombe entre les mains de monsieur X. Si Mr X estime que cette photo n'a pas abouti sous ses yeux par hasard, va-t-il en faire l'indice d'une intention informative ou celui d'une intention communicative ? Et de quelle intention ? Celle qu'a Mr Y de lui remémorer la bonne ambiance qui régnait ce

soir là ou celle de l'avertir explicitement qu'il y a été témoin de quelques étrangetés affectives. Dans le cas du dessin, on a pu voir que l'intention communicative semblait plus affirmée. Mais, même dans ce cas, on ne peut pas refuser à priori l'hypothèse qu'une intention autre pourrait sous-tendre l'action de Mr Y (par exemple, il peut avoir réalisé ce dessin dans le but de "monter" Mr X contre son épouse). Quelle que soit l'intention réelle de Mr Y, en fournissant son indice (dessin ou photo), on peut seulement dire qu'il suit une règle qui lui est propre, dans laquelle ce comportement est intégré de manière naturelle et cohérente (1).

Cette multiplicité d'hypothèses possibles dans l'attribution des motivations et des intentions est une question dont l'importance avait déjà été soulignée par Wittgenstein dans un paradoxe de la règle, qui se formule comme suit :

"Aucune action ne peut être déterminée par une règle parce que toute action peut être déterminée par une règle". (Wittgenstein, in Livet, p. 27)

Transposé dans le domaine de la communication et dans la terminologie Gricéenne, cela pourrait devenir : aucun MNN ne peut être déterminée par une interprétation car tout MNN peut être déterminé par une interprétation.

Grice fait plus que de nous parler de l'intention de communication puisqu'il nous donne des stratégies de traitement des indices. En dépit de cela, il reste encore dans l'idée d'une transmission de représentations similaires. Ce que Livet réfute c'est la possibilité de vérifier la réussite de la transmission des intentions de communication, des représentations. ***La preuve positive qu'une intention est bien celle-ci et pas une autre est impossible à fournir car, même dans les cas où je présente explicitement ma motivation à parler ou à agir de telle ou telle manière, il est impossible pour l'interprète d'écarter d'une façon absolue l'hypothèse d'une intention non ouverte (dissimulation).***

SW reprennent à leur compte, les préoccupations de Grice relatives aux éléments qui font passer un signe du domaine de l'information à celui de la communication.

(1) "Il semble impossible d'avoir une intention informative sans suivre une règle, puisqu'il faut donner l'idée d'un but (l'information) via des moyens accessibles, les indices". (Livet, p. 26)

"Distinguishing meaning from communication, accepting that something can be communicated without being strictly speaking *meant* by the communicator or the communicator's behaviour, is a first essential step - a step away from the traditional approach of communication to most modern approaches". (SW, p. 57)

Comme chez Grice, c'est dans la distance entre intention informative et intention communicative qu'il faut chercher la frontière entre "meaning and communication". La reconnaissance d'une intention communicative par dessus une intention informative est ce qui fait entrer le sens dans le domaine de la communication.

"Ostensive-inferential communication consists in making manifest to an audience one's intention to make manifest a basic layer of information. It can therefore be described in terms of an informative and a communicative intention". (SW, p. 54)

Un communicateur animé d'une intention informative vise simplement à susciter un certain effet dans le chef de son interlocuteur. Pour parler dans la terminologie de SW, il ambitionne de lui rendre une information manifeste. S'il y parvient, l'information créera une modification de son système cognitif, proportionnelle à sa pertinence.

"Informative intention: to make manifest or more manifest to the audience a set of assumptions". (SW, p. 58)

Sur cette base, il est possible de traiter l'exemple de Grice. Mr X, en laissant traîner le photo compromettante, est animé de la seule intention informative. On ne peut pas dire, à proprement parler, que ce geste entre dans le registre de la communication.

Par contre, tout stimulus qui véhicule une intention communicative s'intègre dans une structure communicationnelle. Il suscite une présomption affirmée, explicite de pertinence qu'il s'agit, pour l'auditeur, de confirmer par un travail inférentiel. Sur base de cette garantie de pertinence, l'auditeur accepte de traiter le stimulus dans l'environnement cognitif où il suscitera un maximum d'implications. L'ostensif est le point de départ des processus inférentiels. Ce stimulus ostensif a pour fonction d'attirer l'attention sur les intentions (et donc concurremment sur les représentations) du communicateur.

"Communicative intention : to make it mutually manifest to audience and communicator that the communicator has this informative intention". (SW, p. 61)

Tout émetteur vise donc à rendre mutuellement manifeste que son stimulus est ostensif. Dès qu'il a été reconnu pour tel, le geste ou le mot est reconnu comme vecteur de communication. Quand à la pertinence, elle dépend désormais du bon vouloir de l'auditeur.

"By making her informative intention mutually manifest, the communicator creates the following situation : it becomes mutually manifest that the fulfilment of her informative intention is, so to speak, in the hands of the audience. If the assumption that she intends to make manifest to the audience become manifest, then she is successful ; if the audience refuses to accept these assumptions as true or probably true, then she has failed in her informative intention." (SW, p. 62)

Le problème est que, pour ranger un signe dans la catégorie des intentions informatives ou dans celle des intentions communicatives, l'interprète pourra faire intervenir toute une série d'éléments imprévisibles. Certains d'entre eux peuvent faire pencher la balance vers une catégorie ou vers l'autre. Livet note que l'interprète est pris dans une oscillation que rien ne paraît pouvoir interrompre. C'est très clair dans le cas de Mr Y. Soit il s'en est tenu dans son geste à l'intention informative. Soit, il s'est dit qu'un tel abandon de photo ne pouvait pas être considéré par Mr X comme dépourvu d'intention communicative. Dans ce cas, sûr de sa supposition, il attend le coup de téléphone de son ami, dès que celui-ci aura cuvé sa rage ou sa peine. Il peut aussi souhaiter que, sous le couvert d'une intention informative, Mr X repère une intention communicative. Dans ce cas, il ne préjuge pas de l'interprétation de son ami. Il lui laisse le soin de se positionner librement par rapport à son dessin et aux intentions qu'il peut véhiculer. Devant toutes ces possibilités on se demande s'il est encore possible de différencier les intentions communicatives proprement dites des intentions informatives qui sont en fait communicatives.

Pour déterminer le type d'intention en présence, il faut passer par le savoir du savoir d'autrui et donc passer par l'ineffectif.

A l'inverse des deux auteurs précédents, qui proposaient des procédures de recouvrement des intentions de communication, J.Searle s'en dispense. S'il admet que le locuteur vise en règle générale la reconnaissance de son intention, il estime inintéressant de partir de là pour expliquer les processus qui président à la compréhension du message d'autrui. En effet cette manière de faire conduit nécessairement, selon lui, à une réflexivité infinie. L'intention cherche à être reconnue, cette intention de reconnaissance exige également d'être reconnue et ce second degré réclame une notification au troisième, qui appelle sa reconnaissance en un quatrième niveau, et ainsi de suite. On se trouve face à un énoncé qui n'arrête pas de parler de lui-même dans l'espoir de s'autoconfirmer.

Pour parer à la difficulté, Searle élimine l'hypothèse d'un empilement de reconnaissances d'intentions au profit de l'établissement de conditions de satisfaction propres à chaque énoncé. Il part du principe que tout acte de langage véhicule ses conditions de satisfaction. Sitôt un énoncé exprimé, on peut tenir pour acquis que son énonciateur l'a choisi parce qu'il était celui-là même qui satisfaisait les conditions de satisfaction de son état intentionnel. L'intention de communication dans cette optique est toujours à portée et immédiatement disponible. Pour autant qu'il soit entendu, l'énoncé révèle automatiquement l'intention de communication dont il est porteur puisque celle-ci a présidé, à la source, au choix de cet énoncé. Les conditions de satisfaction sont toujours nécessairement satisfaites, puisqu'elles sont directement issues des états intentionnels correspondants qui garantissent leur à propos. *Le problème devient alors que la communication est toujours réussie d'avance; les conditions de satisfaction, toujours satisfaites.* Dès lors,

"on ne sait plus comment l'interlocuteur pourrait se trouver en défaut sur l'intention du locuteur. Les insincérités, dissimulations, malentendus, ambiguïtés ou confusions, etc sont mis hors circuit. [...]"

Questions irrésolues dans les modèles précédents

Dans toute étude de la communication, il est toujours envisageable d'expliquer la compréhension à coups de common knowledge. Parallèlement, il faut reconnaître la difficulté qu'il y a d'établir une connaissance préalable d'autrui et de ses capacités

de falsifier cette présence présumée. Ainsi, s'il est impossible de prouver positivement que le partenaire déploie une communication coopérative et ouverte, il reste possible, confronté au mensonge ou à un manque de solidarité de considérer cette hypothèse, dont l'existence et la teneur véritables se révèle à présent, comme infirmée. Si la réponse d'autrui est trop différente par rapport à nos attentes informulées qui lui sont relatives, on est au moins assuré de la falsification de notre attente dont la composition se découvre dans le même temps où elle nous apparaît déçue. Car en effet, le respect du principe de coopération, la supposition de rationalité d'autrui, sa capacité à nous comprendre ou à rallier notre opinion, la reconnaissance de notre intention de communication, ne sont jamais que des attentes. Rien ne peut garantir leur acquisition ou leur présence dans l'échange. Sitôt qu'on s'engage dans l'étude de ces éléments, on entre dans le territoire de l'ineffectif et après un bout de chemin, on doit admettre que ces notions, ces hypothèses explicativement alléchantes n'en comportent pas moins une part d'indécidabilité. Il subsiste toujours un vide entre les repères tangibles de l'énonciation et le recouvrement de l'intention qu'elle véhicule.

Le corrolaire du franchissement d'une limite apparaît sous la forme de questionnements (qui sont l'occasion d'interroger la teneur informulée de l'échange) : m'a-t-il bien compris ? voit-il vraiment les choses à ma manière ? partage-t-il les mêmes représentations des choses ? voit-il le problème différemment ? ***Notons que l'émergence de toutes ces question stigmatisent un achoppement de la communication par rapport à nos anticipations de déroulement normal de l'échange et aux limites dans lesquelles nous l'avons inséré.*** Elles marquent un déplacement de la conception de l'échange à la faveur de l'échange. Elles agissent comme une invitation à la décentration. C'est l'irruption de la différence dans l'identique, dans la manière dont on pouvait décoder, anticiper autrui. L'hypothèse de normalité est secouée. Logiquement, plus les limites de la zone de tolérance ont été étroitement fixées, plus nombreuses sont les réponses qui sont susceptibles d'être considérées comme déviantes, menaçant par là (par la preuve négative qu'elles fournissent) la poursuite du dialogue ou tout au moins sa continuation dans les limites initiales.

"Nous emploierons ces termes de procédural ou de procédure en un sens plus large que Simon et Rawls. Nous entendrons par là l'attention prêtée au processus de l'action ou de la communication, au lieu de vouloir définir une action ou une communication par leur résultat, leur état final. Cette conversion d'attitude est nécessaire dès que le résultat n'est pas entièrement fixé à l'avance, et dépend des inflexions et corrections apportées dans le cours de l'action ou de l'interaction. Si la conduite d'un processus se veut rationnelle, elle doit donc compter avec les imprévus, les défaillances, et elle doit pouvoir proposer des procédures de correction et d'ajustement en cours de processus, au lieu de simplement définir des moyens pour obtenir un résultat final. Ce que nous entendrons par rationalité procédurale, c'est donc cette rationalité qui prend en compte la nécessité d'une auto-correction en cours d'exercice. C'est donc l'équivalent d'une rationalité praticable, quand on met l'accent sur le fait que toute pratique est un processus qui se déroule dans le temps et dans un environnement changeant". (Livet, p. 8)

Le principe de tolérance mutuelle

A côté du principe de coopération, du principe de pertinence, de la convention et des conditions de satisfaction, il nous faut à présent ajouter, à notre recensement des modes de coordination verbale (et donc des procédures pragmatiques d'exclusion des interprétations hors de propos), le principe de tolérance mutuelle qui chapeaute le modèle de Pierre Livet. Nous avons bien conscience que l'étude de ce principe prend place dans une théorie plus générale de l'action, mais si on accepte de voir le recours au langage comme une pratique communicationnelle, on peut tâcher d'intégrer ce principe à cette étude.

"Le but de cet ouvrage est de montrer que l'hypothèse du savoir mutuel est à la fois inutile et indispensable. On ne voit absolument pas comment s'assurer de ce savoir mutuel dans une interaction réelle. Le savoir mutuel ne nous garantit donc rien, sauf à exiger tellement pour sa construction que nous ne sommes plus assurés que d'une chose: nous ne pourrons jamais l'atteindre". (Livet, p. 154)

"Ce n'est pourtant pas là une occasion de se désespérer puisqu'il existe une possibilité de se coordonner sur cette assurance là au moins. Cela nous mène à la tolérance mutuelle qui joue sur cette

certitude d'absence de certitude. La tolérance mutuelle assure donc la possibilité d'actions coordonnées malgré notre impossibilité d'un savoir mutuel". (Livet, p. 161)

Ce principe joue à deux niveaux. On peut le voir à l'oeuvre dans la fixation de la zone de tolérance accordée aux interventions d'autrui. Il n'existe pas chez Livet l'idée sous-jacente qu'il faudrait à la bonne tenue de l'échange un degré de tolérance partagé par les interlocuteurs. Il laisse toute latitude aux variations. Par là, il se démarque de la "symétrie des interlocuteurs" qui est le propre des modèles qui s'appuient sur le common knowledge.

"La tolérance est donc mutuelle et non pas commune, parce que c'est à chacun, de son côté, de décider de cette tolérance, et que chaque partenaire peut investir l'action avec une intensité différente de tolérance mutuelle". (Livet, p. 160)

Mais l'observance de ce principe peut aussi se manifester *en cas de franchissement de la limite* (ou en d'autres mots, en cas de construction d'une hypothèse négative dont l'effectivité falsifie une limite et contraint au retour réflexif sur la composition réelle de cette limite). Lorsque celui-ci survient, on se trouve devant deux possibilités. On peut décider d'arrêter l'échange en estimant qu'autrui a outrepassé les limites du supportable, qu'il a fait une erreur, qu'il n'est plus rationnel, qu'il s'est écarté du but nominal, qu'il a été victime d'une défaillance, etc. C'est la faute de l'autre. On décide d'interpréter son message dans un sens définitif. A l'inverse, on peut choisir d'interpréter son intervention comme une demande, qu'il nous fait, de modifier les conditions-limites dans lesquelles nous avons cru bon d'enfermer l'échange. Prendra place alors tout un travail d'interprétation destiné à prévenir la rupture. Le principe de tolérance l'influence (1). *L'objectif, que s'assigne l'interprète dans ce travail, est de transformer ce qui paraissait être une faute ou un "ratage" en une demande de révision de la définition de l'action.*

(1) La tolérance n'est pas abordée ici comme une conduite morale mais comme une exigence pragmatique. Sans elle, le retour à l'action est condamné. Du point de vue de la morale, par rapport à la figure du pardon, cette tolérance pragmatique est comprise dans la patience. Retardant le moment de l'épreuve, elle écarte la volonté de connaître qui pousse à l'enquête et porte au jugement". (L. Boltanski et L. Thévenot, p. 370)

Les choses se passent un peu comme chez Grice. Il faut se souvenir que, pour cet auteur, lorsqu'une maxime est enfreinte, c'est bien souvent que l'interlocuteur attend de l'auditeur un travail cognitif de reconstitution de sa motivation à l'infraction. Il est invité, implicitement, son partenaire à construire une interprétation qui fournira une raison valable à l'utilisation de cette réponse incongrue, qui permettra d'intégrer au propos ce qui semblait hors de propos. La construction de cette interprétation permettra à l'auditeur de sauvegarder l'image qu'il a de l'autre comme celle d'un interlocuteur rationnel et fiable, en dépit des apparences.

Procédures de révision et coopération

Pour Livet, il existe, pareillement, à tout moment, des possibilités de passer outre certaines règles, des risques de franchir (volontairement ou involontairement) les conditions-limites de normalité que les partenaires assignent à leur vis-à-vis. *Toute sortie des règles peut être interprétée par le partenaire qui l'enregistre soit comme une déclaration de guerre soit comme une demande de révision de l'action communicationnelle en cours. L'incertitude relative à cette disjonction d'interprétations, loin de fragiliser l'échange, va au contraire engendrer une stratégie communicationnelle à part entière. Elle inaugure une possibilité de coopération.*

En effet, si l'on vise la maintenance globale de la conversation et sa restriction à un sujet précis, voire la conservation d'une atmosphère cordiale et détendue, on veillera à ne pas faire subir au partenaire trop de choses qu'il pourrait interpréter comme une tentative d'infléchissement des objectifs précités.

"En effet, une fois lancé dans une action mutuelle, chacun va de son côté, restreindre les révisions auxquelles il pourrait se livrer, parce qu'il peut supposer qu'autrui ne pourrait pas interpréter certaines d'entre elles. La tolérance mutuelle a donc des degrés qui tiennent en fait aux restrictions que chacun s'impose de son côté. Nous ne pouvons évidemment pas nous mettre d'accord sur les restrictions à opérer, puisque'elles se présentent à nous au fur et à mesure des adaptations aux circonstances. Chacun investit donc l'action mutuelle d'une certaine intensité de tolérance, et cela se manifeste dans les restrictions qu'il s'impose et dans l'effort imaginatif qu'il

fait pour interpréter comme des révisions cohérentes les déviations d'autrui par rapport à l'action attendue". (Livet, p. 160)

On voit donc que la préservation de la communication passe par une nécessaire restriction dynamique de ses multiples possibilités. Il faudra, confronté au peu de connaissances qu'on a de l'interlocuteur, jouer la prudence, définir clairement son propos, ne pas trop compter sur la capacité d'autrui à accomplir quelque référence tortueuse pour saisir le sens. Il s'agira souvent de restreindre les inflexions concurrentes et aider l'interlocuteur à faire un choix dans les propositions alternatives qui peuvent se présenter à lui.

"En effet, au lieu de continuer l'action mutuelle, parce que nous aurions la certitude qu'autrui va bien réorienter son action en conformité avec les révisions que nous avons apportées à la nôtre, nous modérons ces révisions, donnons des repères plus accessibles et donc poursuivons l'action mutuelle parce que nous ne savons pas si autrui va bien accepter les révisions que nous proposons, et que nous ne pouvons espérer aucune garantie de cette parfaite compréhension". (Livet, p. 161)

Malgré toutes ces précautions, il subsiste une inexpugnable possibilité d'erreur. Elle ne pourra pas être "guérie" mais simplement assumée dans le cours de la conversation. *Livet fait de la communication un moyen de remédier aux défaillances de la communication. Les échecs de l'interaction s'identifient et se dominent au sein même de l'interaction. On peut toujours "rattraper" une parole en parlant.*

La rationalité devant les défaillance

Le gros avantage de ce modèle est qu'on y voit émerger une rationalité communicationnelle qui s'illustre jusque dans les accidents et les défaillances de principes qui peuvent affecter l'échange. C'est une rationalité qui se révèle en négatif dans les pannes de la conversation. Pour que celle-ci se prolonge malgré tout, elle fait appel à la tolérance des partenaires et à leur créativité. Comment cela ? Elle les invite à chercher le scénario qui permettra de conserver à autrui son image d'interlocuteur rationnel. Pour ce faire, il est souhaitable de ne pas stopper net à la moindre erreur qui paraît nous éloigner du maintien de la

Dans une perspective de répliation on estimait idéal qu'il règne une règle d'identité entre l'énonciation et sa compréhension, que les deux pôles se situent dans un rapport de photocopie. On pourrait dire que les nouveaux modèles, eux, ont une position paradoxale lorsque la communication est envisagée du point de vue du locuteur. En effet, d'une part, en reconnaissant le caractère utopique de la répliation, il aurait tendance à dire que l'énonciation charrie moins qu'elle même, puisque ce qu'il y met sera au pire compris de façon tronquée, au mieux de façon incomplète. D'autre part, et dans le même temps, ces théories ouvrent la porte au "plus qu'elle même", l'autre possibilité, puisqu'elles font une place à toutes les évocations solipsistes qu'une énonciation peut susciter dans l'esprit de l'interlocuteur. Ces libres chaînes de signifiante trouvent leur origine dans la sollicitation d'autrui mais font-elles encore partie de la communication ?

2) Si P.Livet définit l'incertitude comme ingrédient indépassable de la communication, c'est d'abord pour une question de bon sens. Il constate que tous les modèles proposés jusqu'ici ont chacun fait des propositions destinées justement à préserver le message de l'ambiguïté. Or, celle ci a immédiatement réémergé à un niveau supérieur. Ce " phénix équivoque " semble prendre un malin plaisir à défier les théories dont la stratégie consiste à barder la communication d'exigences. Il refuse l'idée que la compréhension d'un message soit un duplicata, une répliation, de ce que l'énonciateur a voulu y inscrire. Le choix du doute qu'opère P.Livet naît d'un refus de la possibilité de répliation des représentations, d'un cerveau à l'autre. C'est même moins qu'un refus; c'est l'acceptation des faits, particulièrement, l'impossibilité pratique de vérifier positivement l'accomplissement d'une seule tentative de répliation. Ainsi, plutôt que de s'inscrire dans la caravane pragmatique qui tente de soigner les incertitudes et malentendus de la communication par l'établissement de règles nouvelles de purification linguistique, P.Livet jette les bases d'une théorie de l'ambiguïté. *Plutôt que de proposer une procédure de résolution plus puissante, il choisit de modéliser l'incertitude !*

"Notre rationalité est limitée au sens où elle doit toujours se préparer à se confronter à des défaillances possibles par rapport au modèle. [...] Cette référence à l'imprévisible nous fait sortir de l'empirie, et l'on peut penser une "pratique" en général. Si

bien qu'être rationnel, ce n'est pas seulement appliquer des principes rationnels (consistance, cohérence, choix de ce qui maximise nos espérances d'utilité, etc.(1)), mais c'est aussi s'attendre à des défaillances, à des imprévus, et s'y disposer par avance (c'est là ce que Jon Elster appelle une rationalité "élargie). Nos défaillances peuvent être pensées alors comme des défaillances "idéales", sans souci de particularités psychologiques. Et les procédures de la communication ne peuvent pas ne pas proposer des remèdes à ces défaillances idéales. L'action de communication ne peut pas rationnellement se supposer par avance réussie" (Livet, p. 22)

*Cette option découle également d'une constatation: l'ambiguïté, que l'adjonction de règles prétend juguler, se retrouve immédiatement dans la question de savoir exactement à quel type de situations ces règles doivent s'appliquer. Ce ne sont pas des règles supplémentaires qui résoudront la question mais bien un changement de stratégie. Livet tâche de "faire avec" les impuretés et les scories d'ambiguïté de la communication. Il réinscrit l'indécidabilité dans la liste des ingrédients de la communication. A ce propos, l'auteur est assez proche de certaines théories récentes comme celle de Varela ou d'Atlan, théories qui assignent aux bruits un rôle positif en ce qu'ils constituent des ressources potentielles pour le système. P.Livet met en place une démarche originale pour traiter l'indécidabilité. Il ne propose pas de l'éradiquer en se mettant en quête d'une solution à un niveau théorique plus englobant. **Sa stratégie au contraire consiste à s'appuyer d'emblée sur des limitations qu'il juge indépassables. Il opère un partage des limitations de la communication. Le seul common knowledge assuré est précisément celui qui concerne ces limites communes.***

3) Enfin, il est permis de se demander si les mises en évidence des limitations transcendantales de la communication que repère Livet sont susceptibles de changer quelque chose à la pratique quotidienne de la communication ou si elles constituent "simplement" une explication de certains de ses phénomènes.

(1) Bien entendu, il est aisé d'ajouter, à cette énumération, les principes de coordination rationnelle que nous avons étudiés dans le cadre de ce mémoire !

C O N C L U S I O N

Pour comprendre autrui, il faut y mettre du sien. S'il est une affirmation commune aux auteurs qui s'inscrivent dans la conception inférentielle de la communication, c'est bien celle-là. Non seulement, les communicateurs doivent se montrer de bonne volonté et manifester leur préférence pour la coopération mais encore, ils doivent requisitionner leur système cognitif au service de l'énonciation d'autrui. Cela se passe sans doute de la sorte depuis fort longtemps, mais le modèle du code avait oblitéré ce *rôle actif des partenaires de l'échange*, au profit d'un codage automatique qui ne paraissait requérir aucun effort, aucun appel à l'interprétation, l'énonciation véhiculant non seulement le mot mais aussi sa pleine compréhension.

Outre cette mise en évidence d'un travail inférentiel dynamique, ce courant théorique montre aussi, par son recours à l'intention de communication, que l'interlocution, loin de se présenter comme un transfert automatique doit d'abord être envisagée comme une démarche. Démarche dont l'étude ne doit plus se restreindre au traitement sémantique des mots mais doit aussi tâcher d'intégrer des éléments de motivation. *Désormais, le mot s'envisage, non seulement en liaison avec un noyau sémantique, mais aussi en relation avec une visée de sens.* Le bon modèle inférentiel risque d'être celui qui trouvera un bon équilibre entre motivation et convention, qui sera en mesure d'expliquer comment le mouvement transgressif de la signification prend appui sur un noyau lui-même signifiant, adaptable mais invariant.

Enfin, ce nouveau modèle nourrit une façon bien à lui de concevoir une conversation. Dans le modèle du code, ce qui menace la communication, c'est le bruit. Dans le modèle inférentiel, le danger vient davantage d'un comportement considéré comme irrationnel en ce qu'il ne respecte pas les principes présidant à la coordination des propos. L'hypothèse menaçante est qu'une énonciation remette en cause nos attentes concernant qui, le désir de coopération d'autrui, qui le partage d'un principe de pertinence, qui, le respect d'une conditionh-limite; toutes suppositions qui garantissent la poursuite de la coopération. *On voit donc l'échange verbal se transformer en un jeu d'habileté dans lequel nos suppositions vis-à-vis d'autrui sont remises en jeu à chaque "coup".* Il reste bien entendu des différences entre

les auteurs puisque Grice et SW raisonnent en termes de confirmation de l'hypothèse du respect des principes (les partenaires doivent faire oeuvre des stratégies d'interprétation imaginatives de manière à ce que l'énonciation de leur partenaire ne fasse pas mentir respectivement le principe de coopération ou le principe de pertinence), tandis que pour Livet, il n'existe pas de confirmation du respect positif d'un principe mais, seulement, une possibilité de falsification de son respect. Ajoutons que pour Grice et SW, être irrationnel ou anormal, c'est être en discordance avec un principe général tandis que chez Livet, l'irrationalité d'autrui ne se mesure jamais que par rapport aux critères de rationalité que l'agent, lui-même, a fixé à son vis-à-vis.

Malgré ces différences importantes, il reste possible de parler d'une similitude de démarche, puisqu'il s'agit de concéder à l'autre, préalablement à toute conversation effective, l'acceptation d'un principe susceptible d'assurer la communication. *Les communicateurs fixent, à-priori, des règles normatives qui donnent sens à leur violation, lorsqu'elles surviennent.* On trouve encore un exemple de cette manière de procéder chez Davidson :

"C'est la multiplicité des facteurs mentaux qui produisent le comportement et le langage qui rend l'interprétation difficile. Pour donner un exemple, si nous savons qu'en énonçant certains mots, un individu a voulu dire que le prix du plutonium était en train de monter, alors, nous devons en général en savoir beaucoup plus sur ses intentions, ses croyances, et la signification des mots qu'il utilise. Si nous imaginons que nous partions de zéro pour construire une théorie qui pourrait unifier et expliquer ce que nous observons - une théorie des pensées, de l'émotion et du langage de l'individu - la difficulté de la tâche nous paraîtrait écrasante. Il y a trop d'inconnues pour le nombre d'équations. La seule manière dont nous puissions nous attaquer à ce problème est d'utiliser une stratégie qui est simple à formuler mais très difficile à appliquer. Cette stratégie consiste à partir du principe que la personne que nous devons comprendre est dans une large mesure semblable à nous. Il est indispensable de commencer par là, puis de s'écarter de cette stratégie au fur et à mesure que les données s'accumulent. [...] Nous trouvons souvent, et avec raison que les autres sont irrationnels et qu'ils ont tort; mais

de tels jugements sont d'autant plus étayés qu'il peut y avoir un accord plus large. Nous comprenons quelqu'un mieux quand nous le tenons comme rationnel et sage, et cette compréhension est ce qui donne à nos controverses avec lui un contour plus net".

(Davidson, p. 38)

Cette hypothèse de normalité faite d'entrée de jeu, Davidson lui donne le nom de principe de charité. Chez Lorenzen, il est question d'un principe de transsubjectivité. Gadamer, Ricoeur, Ladrière font couramment mention d'un principe qui consiste à ¹maintenir dans la conversation la possibilité d'un horizon commun, à manifester des efforts de convergence au coeur même du différent. Il ne s'agit plus là de principes pragmatiques mais ²plutôt moraux. Il serait intéressant d'étudier les rapports qu'ils peuvent entretenir avec les principes plus pragmatiques exposés dans ce travail.

Les recherches appliquées sur le fonctionnement et l'organisation "topologique" de nos systèmes cognitifs et sur l'agencement de nos diverses représentations s'imposent comme autant de prolongements à l'étude des principes de coordination de l'échange verbal. Nous pensons particulièrement aux expériences de C. Flamant, W. Doise, J.C. Albric. On songe dans cette même voie, mais avec des objectifs différents aux recherches de G. Lakoff et de R. Langacker

Lorsqu'on tente d'évaluer la quantité de mécanismes cognitifs proposées ou découverts par la théorie, contenus, ne fut-ce que dans ce travail, on en vient parfois à douter de leur intervention effective dans nos conversations quotidiennes. La rapidité de réaction qui les caractérise peut paraître incompatible avec une application minutieuse et successive de toutes les procédures ³sensées intervenir dans le recouvrement du sens. C'est au point qu'on se demande parfois si ces procédures existent vraiment et si elles ne constituent pas une invention des philosophes du langage qui tiennent absolument à se donner du travail (1). Il faut bien admettre que non. Ce sont les retours réflexifs - qui font entrer dans une communication plus lente, plus laborieuse - qui nous indiquent que la convention, la condition de satisfaction, la tolérance mutuelle, la pertinence, la coopération jouent bel et bien un rôle dans la communication verbale, même si l'on ne prend

(1) L'idée d'un réseau cognitif auquel on accède quasi-instantanément est déjà une tentative de concilier l'exigence de mécanismes d'organisation cognitive et la rapidité de leur utilisation.

pas la peine de se figurer consciemment tous ces principes dans la majorité de nos échanges. Il nous semble que la théorie de la communication pourrait tirer grand profit de l'étude plus approfondie du phénomène de la réflexivité, déjà souligné par Hegel, dans un autre domaine. La première leçon reprise dans l'ouvrage intitulé "La raison dans l'histoire" est une présentation de trois manières d'écrire l'histoire: l'histoire originale, l'histoire réfléchie, l'histoire philosophique. L'histoire originale est l'oeuvre de personnes qui tentent de décrire les événements qu'ils ont vécus.

Dès lors, ils ont fait :

"passer dans le royaume de la représentation spirituelle ce qui était événement extérieur et fait brut. Ils ont transformé ce qui a simplement été en quelque chose de spirituel, en une représentation du sens interne et externe". (Hegel, p. 24)

L'une des caractéristique importantes de ce type d'histoire est qu'elle semble, à Hegel, privée de l'élément réflexif qui seul peut préciser la véritable portée des événements.

"Un autre trait caractéristique de ces histoires, c'est l'unité d'esprit, la communauté de culture qui existe entre l'écrivain et les actions qu'il raconte, les événements dont il fait son oeuvre. Il est dispensé de la réflexion car il vit dans l'esprit même de l'événement et n'a pas besoin de le transcender comme il arrive dans toute compréhension réflexive". (Hegel, p. 25)

Tous les auteurs abordés dans ce travail ont posé, d'une manière ou d'une autre, la question du retour réflexif. Mais c'est Livet qui a le mieux mis en valeur l'intérêt positif des accidents pour l'explication de la communication. *La réflexivité survient parfois dans le cours de l'échange, comme pour en dénuder une partie des substractions. Ces retours réflexifs, qui surgissent la plupart du temps en cas de pépin communicationnel ont le don de dévoiler les fondements de l'échange verbal auxquels les communicateurs ne songent pas lorsque la conversation "roule comme sur des roulettes".* Ce sont ces pannes imprévues qui révèlent les conventions, les prérequis, les suppositions informulées qui structurent nos démarches d'interlocution (1).

(1) Cette centration sur les accidents vus comme des révélateurs trouve un autre exemple dans le livre de L. Boltanski et L.

La réflexivité dévoile ce qui est ordinairement traité implicitement. Ainsi, nos échanges, malgré toutes les béances qu'ils ouvrent, lorsqu'on se penche sur eux, en théoriciens et en philosophes, sont étonnants de rapidité et de grâce lorsqu'ils sont vécus dans l'action. Ils fournissent alors en général des réponses suffisamment satisfaisantes aux yeux des interlocuteurs pour justifier leur poursuite.

Il n'est qu'à la faveur d'un retour réflexif qu'il devient possible de percevoir toutes les limites auxquelles nous soumettions l'échange. L'action, lorsqu'elle est vécue dans son cours effectif paraît ne pas tolérer une pensée consciente des principes qui l'animent.

Ce qui est typique, dans la démarche qui accompagne le retour réflexif, c'est qu'on problématise autrui. Le poète F. Jacqmin exprime cela d'une façon très pointue : "Sans doute serait-il plus judicieux de ne pas considérer les chose à partir de l'angle de la question. La question est déjà un jugement rendu. Ce qui est touché par la question est affaibli, voire résolu par la proximité de cette question. La chose qui consent à se laisser questionner est en état de périlclitation, se trouve réduite et rongée par cette entreprise inquisitrice. Nous ne prétendons pas que la question détruise effectivement l'objet questionné. En quelque sorte, la chose questionnée est contrainte à la résignation, à l'obligation de rendre son tribut. Il y a impiété dans la question; celle-ci implique le mauvais oeil du doute, de la vulgarité, de la bassesse et de l'impureté du regard". (F. Jacqmin, p. 100)

Sans dénier l'importance qu'il y a à fournir une explication argumentée des processus de coordination verbale, il est bon, néanmoins, de souligner une fois encore l'inadéquation existant

Thévenot. "De la justification" est une analyse de six modèles idéaux de cités, vus comme autant de régimes de coordination et d'accord différents, engendrant leurs propres systèmes de valeurs et de légitimations. "[Notre orientation théorique] qui suppose de saisir l'action dans son rapport à l'incertitude a pour conséquence, au niveau de la méthode d'observation, de centrer la recherche sur les moments de remise en cause et de critique qui constituent les scènes principales traitées dans cet ouvrage. Par ailleurs, le choix d'étudier en priorité ce moment-là nous paraît particulièrement adapté à l'étude d'une société où la critique occupe une place centrale et constitue un instrument privilégié dont disposent les acteurs pour éprouver la relation du particulier au général".

(Boltanski et Thévenot, p. 31)

entre la communication vécue dans "le feu de son action" et la représentation de cette communication qui naît lorsqu'on se penche sur elle pour lui faire dégorger ses règles de fonctionnement. C'est d'ailleurs ce phénomène qui en rend l'analyse difficile. Lorsqu'on s'adonne à l'étude de la conversation courante, on a parfois l'impression d'être victime d'une métamorphose de l'objet d'étude. Les coordinations que les communicateurs semblaient accomplir quotidiennement, sans difficultés et sans grandes hésitations paraissent soudainement précaires. Le mouvement réflexif met à nu le "familier" et lui confère subitement des allures vertigineuses. Sitôt entamée une démarche de questionnement, des interprétations diverses se pressent au portillon, plusieurs alternatives viennent s'offrir à l'explication, le multiple met en joue l'observateur, comme pour le défier de faire un choix.

Nous savions déjà que l'indécidabilité est le corollaire de l'interprétation. Il faut nous demander à présent si elle n'est pas aussi le corollaire de tout mouvement réflexif. Ce mouvement, qui se veut élucidant, est peut-être celui-là même qui nous précipite dans l'indécidable.

B I B L I O G R A P H I E

- Boltanski L. et Thévenot L., De la justification. Les économies de la grandeur., Gallimard, Paris, 1991.
- Davidson D., Paradoxes de l'irrationalité, traduction par P. Engel, Editions de l'éclat, Combas, 1991.
- Denett D. C., La stratégie de l'interprète, traduction par P. Engel, N.R.F. Essais Gallimard, Saint Amand, 1990.
- Fuentes C, Terra Nostra, Gallimard, Paris, 1977.
- Grice H. P., I, Meaning, in The philosophy of language, University press, New-York, 1990.
- Grice H. P., II, Logic and conversation, in The philosophy of language, University press, New-York, 1990.
- Grice H. P., III, Answer, in Philosophical grounds of rationality, Clarendon Press, Oxford, 1986.
- Jacqmin F, Le poème exacerbé, Chaire de Poétique 6, Presses Universitaires, Louvain-la-Neuve, 1992.
- Jayez J., in Théorie des actes de langage, éthique et droit, PUF, Vendôme, 1986.
- Livet P., photocopies (épreuves d'un ouvrage à paraître).
- Livet P., Penser le pratique. Communauté et critique, Klincksieck, Paris, 1979.
- Lewis, D.K., Convention: a philosophical study, Harvard University Press, Library, 1977.
- Searle J., L'Intentionnalité, traduction de C. Pichevin, Editions de minuit, Paris, 1983.
- Sperber D. et Wilson D., Relevance. Communication and cognition, Basil Blackwell, Oxford, 1986.
- Varela F., Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant, traduction par P. Dumouchel, Seuil, Paris, 1989.

B I B L I O G R A P H I E

- X Boltanski L. et Thévenot L., De la justification. Les économies de la grandeur., Gallimard, Paris, 1991.
- Davidson D., Paradoxes de l'irrationalité, traduction par P. Engel, Editions de l'éclat, Combas, 1991.
- Denett D. C., La stratégie de l'interprète, traduction par P. Engel, N.R.F. Essais Gallimard, Saint Amand, 1990.
- Fuentes C, Terra Nostra, Gallimard, Paris, 1977.
- Grice H. P., I, Meaning, in The philosophy of language, University press, New-York, 1990.
- Grice H. P., II, Logic and conversation, in The philosophy of language, University press, New-York, 1990.
- Grice H. P., III, Answer, in Philosophical grounds of rationality, Clarendon Press, Oxford, 1986.
- Jacquin F, Le poème exacerbé, Chaire de Poétique 6, Presses Universitaires, Louvain-la-Neuve, 1992.
- Jayez J., in Théorie des actes de langage, éthique et droit, PUF, Vendôme, 1986.
- Livet P., photocopies (épreuves d'un ouvrage à paraître).
- Livet P., Penser le pratique. Communauté et critique, Klincksieck, Paris, 1979.
- Lewis, D.K., Convention: a philosophical study, Harvard University Press, Library, 1977.
- Searle J., L'Intentionnalité, traduction de C. Pichevin, Editions de minuit, Paris, 1983.
- Sperber D. et Wilson D., Relevance. Communication and cognition, Basil Blackwell, Oxford, 1986.
- Varela F., Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant, traduction par P. Dumouchel, Seuil, Paris, 1989.